

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 8 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 50 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 221. VOL. IX. — SAMEDI 22 MAI 1847.  
 Bureaux, rue Richelieu, 69.

Ab. pour les dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 52 fr.  
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

### SOMMAIRE.

**Histoire de la semaine.** Portrait de M. le docteur Lisfranc. — **Épigrammes.** Poésies. — **Courrier de Paris.** — **Théâtres.** Une Soirée de la Vicomtesse Lolotte; une Scène du Chiffonnier. — **Beaux-Arts.** Salon de 1847. Septième article. La Toupe et les Lapins. — **Chronique musicale.** — **Etablissement thermal de Veruilles-Bains.** Vue générale du Veruillet; entrée de l'établissement; pavillon habité par Toradine-Focho; bâtiment principal de l'établissement; grande place du Veruillet; source de la Comtesse; l'étuve; fontaine de Castell, au Canigou. — **L'Homme au pourpoint gris.** Par M. E. Dumolay-Bacon. (Suite.) — **Pacification de Taïti.** Femmes de Taïti; habitants de Taïti; vallée de Fautahua; soldat français; maris français; hôte d'Eymeo; résidence de la reine Pomaré; à l'époque de la prise de possession. — **Bulletin bibliographique.** — **Associés.** — **Modes.** Une Gravure. — **Principales publications de la semaine.** — **Bébus.**

Une fâcheuse collision aurait eu lieu entre les marins du navire anglais *the Grampus*, auxquels leur capitaine avait permis de descendre à terre le jour de la Noël, et des soldats français. Entrés dans une taverne tenue à Papeëti par un de leurs compatriotes, les matelots anglais y firent un tel vacarme, que le maître de l'établissement requit l'assistance de deux gendarmes français. Ceux-ci, maltraités par

les matelots, appelèrent du renfort : une lutte s'engagea, et un homme de l'équipage du *Grampus*, ayant réussi à s'emparer du sabre de l'un des gendarmes, le lui passa au travers du corps et le tua. Tous les matelots finirent toutefois par être conduits en prison, et le capitaine même du *Grampus*, qui se trouvait dans le voisinage du tumulte, fut arrêté par les militaires français, qui le menèrent au bureau de

### Histoire de la Semaine.

Nous regrettons, il y a huit jours, d'être obligé de mettre sous presse au moment où M. le ministre des affaires étrangères allait monter à la tribune pour répondre à la demande d'explications sur les changements ministériels que lui avait adressée M. Barrot. Mais nous avons bientôt reconnu que nos lecteurs n'avaient rien à perdre à attendre. Le discours de M. Guizot est un des plus remarquables chefs-d'œuvre de l'art de répliquer sans répondre. Du reste, comme la Chambre savait en définitive aussi bien que ceux à qui elle le demandait tout le secret de cette comédie, comme personne n'ignorait dans quel espoir MM. de Maclean, Moline Saint-Yon et Lacave-Laplaigne avaient d'abord été évincés, et ensuite par quelle nécessité il avait fallu se contenter de MM. Jayr, de Montebello et Trezel, cette discussion a tourné court, et la Chambre n'a pas interrompu longtemps celle de la loi des comptes de 1844.

Les débats du règlement de cet exercice ont rappelé les malheureuses affaires de la manutention de Paris et des subsistances de Rochefort. Jamais les chambres, les tribunaux, la presse, l'opinion publique n'ont eu malheureusement autant qu'aujourd'hui à s'occuper de désordres criminels, de corruption d'électeurs ou de fonctionnaires, de malversations d'officiers ministériels et de tours d'adresse de jeunes gens à la mode. Chaque jour apporte sa révélation. Un organe du ministère prétendait il y a peu de jours que cela valait encore mieux que les mœurs du temps d'Henri III. C'est un autre point de vue; mais, en vérité, pourquoi nous contenter de pouvoir comparer notre temps sans trop de désavantage au règne des mignons ou à celui des roués de la régence? Ne serait-il pas bien à propos que tous les honnêtes gens de tous les partis s'entendissent pour flétrir comme ils méritent d'être flétris tous ces concussionnaires, tous ces corrupteurs, tous ces escrocs que l'on fait bien mine de poursuivre quand le scandale devient trop éclatant, mais qu'on laisse en paix quand la clameur publique ne crée pas le tympan de l'oreille du pouvoir, et qu'on gracie le lendemain du jour où la vindicte judiciaire a été forcée de s'appesantir sur eux. On a voulu restaurer les grands airs et les belles façons des cours d'autrefois dans un pays où les fortunes, malgré les tripotages des concessions et de la Bourse, se nivelent chaque jour. On a des petits appartements et des Chantilly, et votre jeunesse dédorée en est réduite aux faux jetons et aux fausses cartes!

Mais faisons comme nos Grecs, passons à l'étranger.  
**Taïti.** — Nous rapportons dans ce même numéro les détails transmis au gouvernement par le contre-amiral Bruat sur la pacification de l'île. Nous trouvons dans ces correspondances anglaises le récit d'un fait étranger à ce grand événement, mais qui demande néanmoins à être mentionné.

police. Cette affaire a donné lieu à des explications entre les amiraux des deux nations à Valparaiso.

**HAÏTI.** — On écrit des Cayes le 5 avril :

« Trois députés sont arrivés de France pour prendre des arrangements concernant la liquidation de l'arriéré de l'indemnité due par Haïti à la France. Ils ont chargé M. Levasseur, consul de France, de diriger les négociations avec les ministres.

« On dit qu'un général de la république dominicaine s'est prononcé pour Haïti à Porto-Plat. Quoi qu'il en soit, il est certain que les habitants de cette partie de l'île sont en proie à de grandes privations, et que les affaires sont en suspens.

« **ESPAGNE.** — La reine s'amuse. Elle fait à Aranjuez des courses en char avec l'infante sa cousine, et donne un bal-matin pour l'anniversaire de la naissance de son mari, qui, peu sensible, à ce qu'il paraît, à cette conjugale galanterie,



M. le docteur Lisfranc.

va pendant ce temps-là passer une semaine et chasser au Parco.

À Madrid on lait partir des pétards qui font plus de bruit après qu'au moment de l'explosion. Le 4 de ce mois, devant la douane, au moment où passait la reine, on a entendu deux détonations que l'on a d'abord considérées comme un diversissement de ce genre. Mais bientôt on a voulu que ce fut deux coups de pistolet et qu'ils aient été tirés par un rédacteur du *Cinco publico*, M. Angel de la Riva, neveu par alliance de M. Ramon de la Sierra, ancien membre des cortès et correspondant de l'Institut de France. Le 4 mai, au dire de l'acensation, il se serait rendu au tir pour s'exercer; puis il serait monté en voiture, aurait fait arrêter sa voiture sur le passage de la reine, et, quand elle a paru, une double détonation serait partie de la portière. Les deux balles auraient effleuré le chapeau de la reine et la tête du cocher. Le 9 au soir, une nouvelle et double détonation a été entendue à la Puerta del Sol. Aussitôt le public s'est précipité vers l'endroit d'où le bruit paraissait être parti, et il a été reconnu que deux pétards venaient d'être tirés, sans que l'on ait pu savoir par qui ces pétards avaient été placés et allumés. Une certaine agitation a régné pendant plus d'une heure dans le voisinage de la Puerta del Sol. L'autorité s'est empressée de donner l'ordre à plusieurs patrouilles de sortir. La garde de l'hôtel des postes a été doublée. Quelques précautions extraordinaires ont été adoptées; mais la population n'a pas tardé à rentrer dans le calme le plus parfait, et la soirée s'est bien passée.

**PORTRUGAL.** — Une collision sanglante a eu lieu à Lisbonne entre des prisonniers militaires évadés et la garnison qui reste à la reine. Le sang a coulé, et il y a eu de nombreuses victimes.

La reine ayant agréé l'offre de la médiation de la Grande-Bretagne, le colonel Wylde s'était rendu à Séboul dans le but de négocier une amitié avec Sa da Bandeira, en attendant qu'un arrangement définitif fût conclu avec la junte d'Oporto. Sa da Bandeira a cru n'y pouvoir consentir, et une bataille s'est engagée, dans laquelle des pertes cruelles ont été éprouvées de part et d'autre. Le colonel Wylde s'est rendu à Oporto. Des lettres de cette ville, datées du 14, par voie d'Espagne, confirment ce qu'on avait déjà annoncé, que la junte refuse d'accepter les propositions du gouvernement apportées par le colonel, et qu'elle exige que la reine se soumette à ses conditions. Elle demande la réforme de la Charte constitutionnelle, la convocation immédiate des cortès, la nomination d'un ministre progressiste abandonné au choix de la junte, la réorganisation de la garde nationale, la confirmation par la reine de tous les actes, de toutes les nominations dans l'armée, dans l'administration civile, de tous les événements faits par la junte depuis le commencement de la guerre civile; en outre, la junte exige le licenciement de l'armée de la reine et la conservation de ses anciens et des nouveaux grades garantis ou accordés par elle aux officiers. L'armée armée mignifiquement.

Les îles de Madère, Terceira et les Açores ont fait leur prononcement.

**TROUBLES À L'OCCASION DE LA CHERTÉ DES GRAINS.** — A Collington, à Exeter, à Nottingham, à Walsall, ville voisine de Birmingham, à Taunton, des troubles inquiétants se sont produits. — Quand l'Angleterre s'agit, il est bien permis à l'Irlande de se plaindre. À Castlemartyr, à Ballynagry (comté de Clare), des émeutes ont éclaté. Dans cette dernière ville, on comptait 5,000 hommes bien armés de fusils. On en a vu 2,000 à Ennis. Mais ces attroupements, bien qu'ils soient arrivés à prendre les armes, s'en servent encore faiblement contre les troupes. — A Ardacrusha (comté de Clare), deux compagnies de hussards et trois pièces d'artillerie expédiées de Limerick, sont venues au secours du poste de police qui avait fait un prisonnier qu'on voulait lui enlever. Le prisonnier a déclaré que ni lui, ni tous les hommes qui étaient venus assaillir la police n'avaient rien mangé depuis deux jours — Les bulletins du progrès des fièvres contagieuses sont tout à fait décourageants. La mortalité est très-considérable. La faim et l'émigration, d'après des calculs qu'on n'accuse pas d'exagération, ont déjà enlevé un million d'habitants.

La France aussi a vu s'agiter inquiète une partie de la population de Lille, de Cambrai, de Quimper.

Partout à l'étranger, comme chez nous en quelques lieux, la disette porte la perturbation. La Silésie, ce mois-ci, a eu son émeute par jour. Le 1<sup>er</sup>, c'était à Neisse, le 5 à Menrode, le 4 à Glatz, le 5 dans Frankenstein, le 6 à Palschau, le 7 à Schweidnitz. Les auteurs de ces désordres demandent d'abord le prix aux boulangers, puis ils le fixent à leur gré, et si on ne veut pas leur livrer les blés, ils s'en emparent de vive force. A Neisse, une foule d'individus ont été blessés. A Menrode, les marchands ont été maltraités; on a pillé les moulins. A Glatz, l'intervention de la force armée a mis fin au tumulte. A Frankenstein, plusieurs artilleurs à cheval d'un détachement qui accourait ont reçu des pierres à la tête.

Dans le grand duché de Posen, toutes les villes ont été le théâtre de scènes de désordre, de pillages et de luttas sanglantes. L'événement le plus déplorable est celui-ci : des individus arrêtés dans la ville de Rogasen pour cause de troubles, et transportés à Posen, ont passé par la petite ville de Murewana-Goslin, à trois milles de la capitale. Des groupes se formèrent et firent mine de vouloir délivrer les prisonniers; mais l'escorte ayant fait une vive résistance, cette tentative échoua. Le signal des désordres étant donné, les turbulents se sont livrés à toutes sortes d'exces. Grâce à l'arrivée d'un détachement de hussards, la tranquillité fut bientôt rétablie; mais les émeutiers se vengèrent d'une manière terrible, en mettant le feu : de sorte qu'en peu de temps toute la ville fut en flammes. Il n'y avait pas moyen de penser à se rendre maître de l'incendie, qui dura toute la nuit, et, le matin, la ville n'était plus qu'un monceau de cendres. Il n'est resté que huit maisons, l'église catholique et le temple évangélique, ainsi que la synagogue. Personne n'a péri.

On écrit de la capitale de l'Autriche que la cherté du pain y est excessive; il coûte trois et même quatre fois plus que l'année dernière. A Gandensdorf, la population avait pillé la boutique d'un boulangier dont le pain n'avait pas le poids légal. — Sur les frontières de la Bohême, du côté de la Saxe et de la Bavière, les désordres se propagent.

En Belgique, Bruxelles, Tournay, ont eu leurs émeutes. — En Espagne, Séville a vu sa tranquillité troublée par la même cause; Girona a eu une émeute de deux jours; Grenade a été le théâtre d'une collision entre les troupes et le peuple, à la suite de laquelle l'état de siège a été déclaré.

Dieu lasse que la récolte soit belle!

**ÉTATS-UNIS ET MEXIQUE.** — On a reçu les journaux des États-Unis jusqu'au 50 avril. Les nouvelles du Mexique étaient que Santa-Anna, sans se laisser décourager par la prise rapide de Vera-Cruz, était décidé à soutenir vivement la guerre. Voici un extrait de ce que contenait à ce sujet le *Courrier des États-Unis* :

« La chute de Vera-Cruz et du château de Saint-Jean d'Ulloa n'a pas produit à Mexico, du moins sur le gouvernement, l'effet auquel on s'était généralement attendu. Des avis reçus par voie de la Havane nous annoncent que la capitulation des deux boulevards du Mexique était arrivée dans la capitale le 51 mars; aussitôt Santa-Anna a répondu à cette désastreuse nouvelle par une proclamation empreinte d'un esprit aussi belliqueux, aussi éloigné des idées de paix que jamais.

« Joignant les faits aux paroles, Santa-Anna se préparait à résister, autant qu'il était en lui, les héroïques promesses de sa proclamation.

« Des lettres particulières ont annoncé avec quelques détails la prise d'Alvarado. C'est le *Scourge*, steamer armé de trois bouches à feu seulement, qui a reçu la soumission de cette ville après avoir tiré sur elle deux coups de canon. Huit hommes et deux officiers descendirent alors à terre pour prendre possession de cette facile conquête, tandis que le *Scourge*, remontant la rivière à la poursuite des troupes qui avaient évacué la ville, capturerait quatre goélettes chargées de munitions, et s'emparait de la petite ville de Fra-Ca-Talpan. Cette victorieuse expédition a toutefois été désapprouvée par le commodore Conner, qui, en arrivant devant la ville avec des forces formidables, a été extrêmement surpris de trouver toute la besogne faite, et a mis aux arrêts le lieutenant Junco, commandant du *Scourge*, pour avoir outrepassé ses instructions. Le lieutenant Hunter aida à rendre compte devant un conseil de guerre des victoires qu'il a osé remporter sans ordre supérieur. Le mieux est l'ennemi du bien.

Le gouvernement français a reçu de M. le capitaine Dubuit, commandant la subdivision navale du golfe du Mexique, les nouvelles suivantes, en date du 1<sup>er</sup> avril :

« Les bricks de guerre français *Mercure* et le *Pyrale* étaient au mouillage de Sacrificios pendant les opérations du siège de la Vera-Cruz par les Américains... Toute communication entre les bâtiments français et la ville fut suspendue pendant le bombardement... Dès le 9 mars, et pendant les jours suivants, les embarcations du *Pyrale* et du *Mercure* lurent en mouvement pour recevoir les sujets français qui désiraient trouver refuge à bord des bâtiments français. Ces réfugiés étaient très-nombreux, et ce ne fut que le 50 mars, toutes les hostilités terminées à la Vera-Cruz, qu'ils furent remis à terre.

« Pendant le siège, à la demande du consul de France, un détachement de marins, commandé par un officier, veilla à la sûreté du consulat et préserva de toute atteinte les valeurs considérables qui y étaient déposées.

**INDE HOLLANDAISE.** — On écrit de Batavia que le commerce de la glace, tenté depuis peu dans les contées brillantes de l'Inde et de l'archipel indien, est déjà devenu, pour les États-Unis qui l'exploitent, une des branches les plus lucratives de leur exportation. Par une température à peu près constante de 26 à 28 degrés Réaumur, on prend maintenant des glaces et on boit du champagne frappé à Calcutta, à Madras, à Bombay, à Batavia, à Manille et à Canton, où l'*Alcarraca* était naguère le seul réfrigérant en usage. Pour donner une idée de l'importance de ce nouveau commerce équatorial, nous citerons une maison de Boston qui, dans une seule année, a expédié en Asie 101 navires avec des cargaisons de glace.

**GRÈCE.** — Les journaux anglais ayant paru douter de la réalité de la proposition que M. Eynard a faite au gouvernement grec pour le mettre à même de se libérer envers son arrogant et hauteuse créancier, M. Eynard a fait publier les lettres qu'il a écrites à M. Coletti et au gouvernement de la banque de Grèce, pour leur annoncer qu'il plaçait à leur disposition une somme de 500,000 francs chez MM. Delessert et Odier.

**TUNIS.** — Par le *Phénicien*, on a reçu de la régence les nouvelles suivantes :

« La fête du roi des Français, célébrée le 1<sup>er</sup> mai par notre consulat avec toute la pompe usitée, a été signalée par une innovation remarquable de la part du bey. Jusqu'à présent jamais le gouvernement local n'avait pris part, par son signe extérieur, à la célébration des fêtes des souverains; cette année, la salve de vingt et un coups de canon tirée à la Goulette par le *Félicé*, corvette à vapeur stationnaire, a été répétée par le lord de la Goulette, et par les bâtiments de guerre tunisiens qui sont pavillés. Cette démonstration est une nouvelle preuve de la sympathie du bey Ahmed pour la France.

**ÉTATS PONTIFICAUX.** — On écrit de Bologne, le 9 mai : « Notre légal, le cardinal Amat, vient de nommer les candidats parmi lesquels le pape doit choisir les députés de notre province. Ils sont au nombre de six, parce que l'on espère que Pie IX adhèrera à la demande qui lui a été faite d'accorder deux députés à la province de Bologne, la plus grande de l'État. Les candidats sont MM. Silvani, Massei, Minghetti, le marquis Bevilacqua et les comtes Marchetti et Aguechi; tous jouissent de l'estime publique.

« Les colonnes de garde citoyenne qui s'étaient formées à Follis et à Cesena, pour empêcher la contrebande des grains, se sont spontanément dissoutes, obtinrent ainsi aux injonctions venues de Rome. »

**TOSCANE.** — Le grand-duc a rendu le 6 de ce mois un édit important qui apporte de graves et heureuses modifications au régime de la censure. Cet édit, affiché dans toutes les rues et sur les places publiques dans la soirée du 7, a été accueilli par le peuple de Florence avec de grandes démonstrations de joie. Plus de trois mille personnes se sont portées vers le palais Pitti. Le grand-duc était absent. Les cris : *Vive Léopold ! vive la famille grand-ducale ! vive la presse !* se sont fait entendre et ont redoublé lorsque la grande-duchesse, entourée de tous ses enfants, a paru sur le balcon et a salué gracieusement la foule. On préparait une démonstration plus brillante encore pour le jour de l'arrivée du grand-duc, qui a dû avoir lieu le 15 ou le 14 à Florence. En quittant la place du palais, la foule s'est transportée dans les fenêtres des hôtels habités par le ministre d'État Campini et par le ministre de la police, et les ont salués par des cris d'enthousiasme. Ces deux ministres n'ont pas eu de voir se montrer à la foule, qui, vers dix heures du soir, s'est séparée sans aucun désordre et sans qu'aucun cri blâmable ait troublé cette manifestation populaire.

**ACCIDENTS ET DÉASTRES.** — Le 14 de ce mois, la reine des Belges, qui avait accompagné jusqu'à Verviers le roi parant pour Wiesbaden, retournait à Bruxelles par un convoi spécial. Au moment où il sortait de la station d'Ans, le convoi de Bruxelles y entra, et ils se sont rencontrés au croisement des voies, à l'issue de la station. Le train royal fut pris en travers. Il se composait de quatre voitures, qui furent, surtout les deux premières, fortement endommagées. La reine n'a pas été atteinte; mais le général Chazal, aide de camp du roi des Belges, a eu une côte enfoncée; le sieur Carbone, sommelier de la cour, a eu un bras cassé, et un homme du service royal a reçu des blessures auxquelles il a bientôt succédé. Le général d'Hane de Steenhuysse et la baronne de Stassart, dame de la reine, n'ont essuyé que de légères contusions.

— On lit dans l'*Auxiliaire breton* de Rennes du 15 mai : « Une lettre particulière que nous recevons de Realejo (océan Pacifique) nous apprend un déplorable malheur. Le 25 février, le brick français le *Genie* arriva devant le port d'Espiritu-Santo, dont l'entrée est fermée par une barre assez forte. Dans la matinée du 28, M. le commandant de Gueydon donna ordre à M. Evariste Cullos, enseigne de vaisseau, d'aller sonder l'entrée et de reconnaître exactement la position de la barre. M. Collos fit armer la baleinière; mais, malgré les recommandations de M. de Gueydon, il s'approcha trop près des brisants; une lame renversa la baleinière; elle chavira, et malgré tous les efforts qu'on a pu faire, il a été impossible de sauver M. Collos, excellent officier, et deux matelots nommés Martin et Lérvinn.

— Après six semaines de pluies torrentielles et de bourrasques menaçants, un coup de vent a éclaté le 8 février à Bourbon. A Saint-Denis, chef-lieu de l'île, presque toutes les maisons particulières et plusieurs monuments publics ont été endommagés. Les quartiers de Sainte-Suzanne, de Sainte-Marie, de Saint-Benoit, de Saint-André et de Sainte-Rose ont particulièrement souffert. Les plantations sont détruites; la récolte du café sera presque nulle. Les cannes à sucre sont fort maltraitées. Le vent et l'inondation ont rasé beaucoup de magasins et emporté de grandes valeurs en soies et en céréales. Des routes le long des rivières, des lits aux embouchures ont totalement disparu. Plusieurs noirs ont péri. Le navire le *Nouveau-Tropique*, de Bordeaux, s'est perdu à Saint-Benoit; l'équipage a été sauvé.

— La ville de Madras (Indes anglaises) a été également dévastée par un affreux coup de vent. Huit mille cinq cents maisons, cases et murailles ont été submergées et renversées. Beaucoup d'Indiens ont péri.

**NÉCROLOGIE.** — Le prince Louis-Napoléon-Adolphe Murat, fils de Joachim Murat, ancien roi de Naples, et de Caroline Bonaparte, sœur de l'empereur, est mort en Floride, le 15 avril, à l'âge de 46 ans, dans sa résidence de Jeffersonson County, Naturalis American, il vivait très-simplement, et s'était attiré l'estime de toutes les personnes qui le connaissent. Homme de mérite, littérateur distingué, auteur de différents ouvrages fort estimés sur les institutions américaines, il déployait, surtout dans la conversation, un charme et une érudition extraordinaire. Ses obsèques ont eu lieu le 17 avril à Tallahassee; un concours immense l'a suivi jusqu'à sa dernière demeure. — Le canton de Vaud et la Suisse française viennent de perdre leur écrivain le plus distingué, l'un de ceux qui faisaient le plus d'honneur à notre littérature. M. Alexandre Vinet est mort le 4 mai à Clarens; il n'avait guère que cinquante ans.

— Réparons un oubli. Nous avons omis d'annoncer la mort de M. de Maleval, qui, après avoir reçu de la ville d'Annonay (Ardèche) les bienfaits de l'éducation gratuite, profita si bien des connaissances qu'il y avait acquises, qu'il y parvint, par son travail et son mérite, à une position élevée dans l'Université, à celle de professeur du Lycée Impérial (collège Louis-le-Grand), à Paris. Ce citoyen généreux, qui n'avait point oublié la cause première de sa fortune, est mort récemment en léguant à sa ville natale une valeur de 46 à 47,000 fr. de rentes, représentant un capital de 400,000 fr. « Je donne et lègue à ma ville natale d'Annonay, et à-t-il dit, qui je dois le bienfait de mon éducation et tous les avantages qui en sont résultés pour moi, etc... Je veux que le montant du présent legs soit employé à la fondation, à Annonay, d'un établissement durable et utile, et portant mon nom. Le choix de cette fondation sera fait par le conseil municipal, qui, moi vivant, y procédera, instruira par des affiches publiques mes concitoyens d'Annonay de mes dispositions testamentaires en leur faveur, et invitera chacun d'eux à faire connaître au conseil ses idées sur le meilleur emploi de ma donation. » Il est question de la fondation d'un

établissement d'éducation gratuite, principalement pratique, et destiné aux classes ouvrières.

La science chirurgicale vient de perdre une de ses illustrations, le docteur Lisfranc, chirurgien de la Pitié, auteur d'ouvrages qui ont autorité, et qui constituent un enseignement en quelque sorte rival de celui de la Faculté de médecine. M. Lisfranc, engagé dans une sorte de lutte avec ce corps, et fut jadis appelé à une chaire de professeur; mais il était entouré de tant de considération, et avait inspiré à ses nombreux élèves un tel dévouement, et aux malades pauvres une telle reconnaissance, que sa mort a été un événement, et que ses obsèques ont offert le spectacle d'un deuil immense.

*Etrusques*, poésies par PHILIPPE BUSONI, 1 vol. grand-in-8, chez M. Paulin, 60, rue Richelieu.

Pourquoi la publicité, qui se prodigue aux œuvres les plus frivoles, vient-elle si rarement en aide aux travaux sérieux? Pourquoi le plus mince vaudeville, le plus infime mélodrame, la plus misérable exhibition dramatique, éveillent-ils tous les echos du feuilleton, tandis que l'œuvre du poète reste à l'écart sur le bureau du journaliste, et meurt sous, des années entières, quelques chétives miettes de ce splendide banquet de la renommée? Et pourtant le théâtre n'a-t-il pas par lui-même son réclame et sa publicité? Quelles œuvres pourraient se passer plus facilement du secours et de la protection de la presse, que celles qui se défilent chaque soir devant quinze cents spectateurs, après avoir été affichées tout le jour sous les yeux de six cent mille? Voilà certes une anomalie qui ne peut échapper à aucun esprit judicieux, et que le bon sens public doit condamner. Mais nous connaissons si bien la puissance de la tradition et de la routine, et la persistance des abus, quand on ne peut leur opposer que la raison, que nous nous bornons à déplorer le mal, sans essayer même de le combattre. Résignons-nous donc à voir, tous les lundis, la presse entière analyser, discuter, commenter les créations de MM. Clairville et Demery, et refuser l'adhésion de quelques lignes à telle œuvre éminente et digne, journellement sacrifiée aux inventions d'un vaudevilliste, aux pochades de quelque farceur émérite.

M. Philippe Busoni, dont le remarquable et brillant recueil de vers nous a inspiré ces réflexions, méritait d'autant moins d'être compris dans cet ostracisme, que lui-même donne chaque jour l'exemple d'un sympathique et cordial appui à la pensée sérieuse, à l'œuvre littéraire. Dans ce panorama moral de la vie parisienne qu'il déroule, chaque semaine, sous les yeux des lecteurs de *l'Illustration*, dans ce spirituel *Courrier de Paris*, (pourquoi ne pas révéler le nom du piquant analyste de nos mœurs et de nos ridicules?) il sait donner place aux consciencieux travaux que fait la publicité, et lui fait si avare, et réserver un coin du tabac à l'œuvre du penseur, du poète ou de l'historien qui vient à se produire au milieu des événements du jour, des petits et grands scandales de la bourse, des tribunaux, des foyers, et des mille et une rumeurs de la chronique des salons.

Le poète des *Etrusques* est, avant tout, amoureux de la forme, et il mérite une place distinguée parmi les poètes coloristes: aussi avons-nous été grandement surpris de ne point trouver son nom dans une galerie, récemment publiée, des *Poètes du dix-neuvième siècle*, galerie qui semble spécialement consacrée aux jeunes écrivains qui ont cherché la renommée en s'écartant des sentiers battus, et en suivant la route si vaillamment ouverte, il y a vingt ans, par Lamartine, Hugo, de Vigny. L'omission du nom et de l'œuvre de M. Busoni a-t-elle été sciemment commise? Nous devons en penser, car ce n'est pas la seule que nous aurions à relever ici, et un recueil aussi caractéristique que les *Etrusques* ne pouvait échapper aux regards exercés du portraitiste complaisant et habile qui a tracé finement un assez grand nombre des silhouettes poétiques de ce temps-ci. M. Busoni méritait une place, et des meilleures, dans ce cadre où Théophile Gautier, de Musset, Brixoux, Jules Leffevre, Laprade, représentent, à différents degrés, l'école nouvelle, qui sacrifie trop souvent la pensée à la forme, le dessin à la couleur.

Nous-nous de le dire (et peut-être trouverons-nous ici la cause d'un silence peu mérité), M. Busoni n'appartient à cette école que par la hardiesse de la forme, la sévérité aventureuse de l'expression. A travers les mérites heureux de ce style qui cherche et qui trouve, apparaît le penseur grave, qui ne recule pas devant les questions les plus hautes, et qui les aborde avec franchise. Les morceaux intitulés: *Démocratie*, — *Pourquoi, mon Dieu?* — *Les Marquises*, et beaucoup d'autres, sont remarquables par une tendance toujours élevée, toujours énergique, dans son scepticisme tout amer.

Les *Etrusques* sont les loisirs noblement remplis d'une vie littéraire livrée à de sérieux travaux. Beaucoup des pièces qui composent ce brillant volume ont été écrites sous le ciel de l'Italie, et lui ont emprunté son âpre et vigoureux chaleur. M. Busoni, dans un voyage d'exploration, allait visiter les bibliothèques et les archives italiennes, afin d'enrichir de documents nouveaux sa publication des *Lettres de Catherine de Médicis*, qui fera partie de la grande collection des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*, publiée sous les auspices de M. le ministre de l'Instruction publique. Cette correspondance, si précieuse pour notre histoire nationale, sera mise à jour sous sa presse, et nous aurons prochainement à louer le consciencieux et savant éditeur. Aujourd'hui félicitons le poète, et rendons justice à un talent élevé sur lequel notre littérature peut compter, et qui n'a pas dit son dernier mot.

L. II.

### Courrier de Paris.

Nous citons une troupe assez bien assortie, qui de voir courre un cerf avions fait la partie, Et nous tîmes coucher sur le pays exprès...

Ainsi s'exprime le Dorante des *Fâcheux* de Molière, et ces paroles s'appliquent à cette brillante poignée de Parisiens qui pendant quelques jours a peuplé Chantilly. Il s'agissait encore d'une fête équestre avec accompagnement de braques et de lévriers. M. le duc d'Anmale, empressé de faire aux princes ses frères les honneurs de son château et de son parc, leur procura le plaisir d'une grande chasse à courre. On connaît le noble esprit et la générosité du jeune duc; mais, si grande qu'on soit hospitalité, elle ne peut s'exercer que sur quelques privilèges. Les naturels de l'endroit le savent, et ils en abusent. Leur village acquiert subitement une valeur vénale qu'on ne lui soupçonnerait guère. Aux prix fabuleux qu'ils retiennent de la location de leurs bicoques, on pourrait acheter un Louvre. Les denrées sont frappées d'une hausse proportionnelle et n'en valent pas mieux pour cela. Le pain s'y trouve porté à la taxe des plus grandes famines, la viande est transformée en objet de fantaisie, le vin passe à l'état d'un potable. Aussi, pour échapper à ces saturnales de la cupidité, des mondanités philanthropes ont-ils parlé d'acheter en masse le village de Chantilly pour en faire désormais une sorte de caravansérail qui s'ouvrirait gratis aux Parisiens à l'époque des fêtes.

Mais qu'importe le couvert, lorsqu'on a toujours la ressource de coucher à la belle étoile. L'essentiel, c'est le rière, et nous nous expliquons difficilement comment les dix mille étrangers venus à Chantilly ont pu survivre à cinq jours de diette. Il faut croire à la reproduction du miracle des cinq pains et des trois poissons. Cependant, le spectacle était-il digne de tant de sacrifices et de cette héroïque abstinence? D'abord un temps variable a prêté toutes sortes de variétés à ce spectacle. Un soleil magnifique a favorisé et même trop favorisé la première journée consacrée aux courses. « Temps bien favorable au raisin! » s'écriaient les spectateurs en rage. Le lendemain, changement de décoration, et la chasse eut son effet de pluie. « Excellent temps pour le gazon! » disaient les mêmes personnes.

Cependant le cor sonne, les princes s'élançant sur leurs chevaux, et voilà tout le monde en campagne. Ceux-ci s'échappent par la route du Connétable, ceux-là côtoient les halliers, d'autres se dirigent vers les étangs. Le rendez-vous est à la Table de marbre. Tous les cris du sport retentissent: *Acy et Hahali!* Les coursiers volent, les arbres de la forêt s'enlèvent; quelle vigueur et quelle audace! Nous ne sommes plus au temps (vingt ans, pas davantage) où nos rivaux d'outre-mer disaient avec dédain que le moindre fossé, le plus mince ruisseau, l'obstacle le plus insignifiant suffisait pour arrêter les meilleurs cavaliers de France. Les courses ont été plus que jamais la félicité à la mode, et l'ambition des chevaux et sensible jusque dans les coursiers. Mais si le haras et l'écurie ont en progrès, le chenil laisse beaucoup à désirer. Hélas! que sont devenues les belles chasses de nos pères? Où sont les limiers de l'ancien régime, et les lévriers de la gentilhommerie? Où sont les bouledogues d'Allemagne, les bassets de Flandre, les chiens couchants d'Espagne? Au lieu de ce nombreux étamage de chiens qui encombrait le maroîr des Condé, les vestes vertes de la vénerie d'Anale menaient à peine l'autre jour vingt couples efflanqués à la poursuite du cerf. L'œil morne et l'oreille basse, ces animaux semblent avoir désappris leur métier; nonchalamment à bercher leur pipe, ils trouvent difficilement le vent. Enfin les vici sur la trace du cerf, il est débusqué: chiens, chevaux, chasseurs, la distance d'abord tous ses ennemis. L'allée des Princes, l'allée des Lions, autant de kilomètres qu'il enjambe en un clin d'œil. Le voilà au carrefour de l'Abreuvoir, une ligne encore, c'est pu de chose. Cependant une manœuvre habile de l'ennemi l'oblige à revenir sur ses pas, il tourne rapide comme la flèche autour des étangs; mais on déjoue la tactique de ses fuites et de ses retours. Une troupe de frais limiers s'élançait et se suspendait à ses flancs; épuisé, hahant, il les éventre encore de ses rameaux aigus et ouï se plonger dans la piscine d'eau que domine le pavillon de la Reine-Blanche. Deux coups de feu n'ont pas fait la victime, qui se défend toujours avec furie, lorsqu'un coup plus sûr dirigé, dit-on, par l'arme de M. de Nemours, éparge au cerf la honte de mourir vué. Cet étang de la Reine-Blanche, célèbre d'ailleurs par tant de victoires qui s'y sont fait tuer, se recommande aussi par ses souvenirs du temps de l'Empire.

Napoléon était un assez-pur sportman, qui n'a fait à la chasse que par ordonnance de Corvisart. Son seul plaisir, c'était de se trouver à l'hahali. Un jour de l'ét de 1810, le cerf tenait tête aux chiens aux bords de ce même étang, il en avait déjà éventré plusieurs, et l'Empereur ne paraissait point; ainsi le ses grands officiers, aucun d'eux n'avait pu suivre. L'embaras des piqueurs était grand, et leur attente fut si longue, que le plus ancien d'entre eux se décida enfin à abattre l'animal. Au même instant, une troupe de cavaliers tournaient le carrefour voisin. « Voici l'Empereur; nous sommes perdus! s'écrièrent les coupables. — Bah! dit Renaud (l'ancien de la troupe), laissez-moi faire; il n'y connaît rien. » Puis, taillant deux longues baguettes qu'il plante en terre, il remplace tant bien que mal son cerf sur les jarrières en lui donnant quelque apparence de vie. Les chiens font varème autour de la bête. Aussitôt l'Empereur d'accourir; il met l'œil à terre, prend la carabine des mains de Berthier, il ajuste et tue... le meilleur chien de la suite. « Sir, le cerf est mort. — A qui le dites-vous, messieurs? » et il renvoie à cheval. Les résidents royaux commencent à s'élever pour les plaisirs du public. On dit que Verallou et ses deux compagnons d'inauguration. Ces deux parcs sont toujours les promenades de prédilection de Parisien pendant la belle saison; la royauté lui en laisse la jouissance, et fait de la vil-

légature à Neuilly. Une sollicitude auguste et paternelle y ménageait d'ordinaire de douces surprises à une jeune princesse: c'était la surprise du pays natal et la douceur de retrouver les bosquets d'Atanar sur les rives de la Seine. En sa qualité de nouvelle arrivée, madame la duchesse de Montpensier se voit toujours l'objet, non pas des préférences, mais des attentions royales. Un brave serviteur du château, qui a gagné ailleurs ses épaulettes de colonel, s'exagérant sans doute la portée de ce crédit, se recommandait naguère à la bienveillance de la jeune infante dans un placet commençant par ces mots: « Je supplie Votre Infanterie... » tant il est vrai que les vieux soldats ont de la peine à déjouer l'argot du régime pour se faire au langage des cours.

Les derniers chancelliers ministériels ont jeté le trouble parmi les femmes d'Etat. On a souvent répété que la monarchie absolue était le régime des favorites. Pourquoi le gouvernement constitutionnel ne serait-il pas exposé à tomber en quenouille tout comme un autre? Puisque les plus grands hommes ont associé des femmes à leur puissance, rien n'empêche messieurs nos ministres d'imiter cet exemple. Il s'est dit que l'un d'eux voyageait en ce moment par ordre... de sa femme. Le but de cette aute madame Roland serait de prévenir une rupture entre son mari et le Danton du ministère. Il ne faut pas, assure-t-on, chercher ailleurs le motif du départ de M. le ministre de l'intérieur pour les eaux. Depuis la révolution de juillet, la plupart des hommes d'Etat influents ont eu leurs Egéries, qu'ils ont toujours trouvées sous le toit conjugal; circonstance qui pouvait expliquer l'invasion du népotisme et la prédominance de la politique de ménage.

Un illustre millionnaire est mort récemment laissant une réputation de parcimonie que beaucoup regardent comme imitée et imitée. On racontait de M. d'Aligre une foule d'anecdotes peu édifiantes dont la réputation est émise à chaque ligne de son testament; il est impossible de donner une plus magnifique preuve de libéralité. Ses biens, ces différents legs, qui s'élevaient à la somme de dix millions, sont acquis, pour la plupart, au patrimoine des pauvres. Le noble défunt avait été fort lié avec un homme assez distingué par son savoir que par son avarice, et il avait contracté l'innocent travers d'en raconter des anecdotes assez caractéristiques pour que de malicieux auditeurs les aient prises pour des aveux déguisés. « Ainsi, lui disait-il, ce pauvre X., malgré ses millions, n'a jamais pu se décider à passer par le pont des Arts pour se rendre à l'Institut; quoique très-ami de tabac, il n'en prenait jamais... que dans la tabatière d'autrui; son mobilier était digne de figurer dans un musée pour son antiquité, et le donjon qu'il habitait parlait à la campagne (tomait en ruines, l'eau pénétrait dans l'intérieur à travers la toiture, et le propriétaire aurait pu dire, comme l'auteur de la comédie: « C'est un inconvenient auquel je ne fais pas attention, et d'ailleurs il y a pour les délinquants un bon petit coin en cas de pluie. » S'il était indisposé, la diète était son remède et sa consolation. Ayant appris qu'il existait à l'autre bout de la ville un homme encore plus riche et plus avare que lui, il alla le trouver, un rat de cave à la main. « Que voulez-vous? lui dit l'Haragon. — Apprendre l'économie. — Eh! bien, puisque nous ne ferons que parler, nous n'avons pas besoin d'y voir: éteignez donc cette bougie. »

L'illustre Bou-Maza ne répond encore que très-imparfaitement à l'attente des curieux. On cite de lui peu de discussions dignes d'être érudites. Les miracles de notre civilisation ne lui arrachent aucune exclamation de surprise, ou du moins il continue à s'enlamer dans le silence de l'admiration. Ce libre enfant du désert se oumet d'ailleurs à la tyrannie de nos usages, et il n'entend rien encore à l'épique des salons. Conduit dernièrement chez madame de P., dont l'hôtel s'est toujours ouvert aux célébrités barbaresques, Bou-Maza s'endormit au sortir de table et s'abandonna même à un ronflement sonore. Invité à passer dans un réduit plus propice au repos qu'il voulait goûter, il s'étendit d'abord sur un moelleux sofa; puis, la soirée s'écoulant, lorsqu'on songea à l'arracher à ce sommeil obstiné, on le trouva blotti dans le lit de la maîtresse de la maison.

Cette mention orientale en amène assez naturellement une autre. Nous avons été admis à voir dans l'atelier d'un jeune peintre, M. Jouy, une copie en raccourci de la belle toile d'Horace Vernet qui représente la prise de la Smala. Dans cette grande composition, M. Jouy s'est tenu constamment à la hauteur de son modèle; il est impossible de reproduire avec une originalité plus fidèle la touche du maître, sa verve de pinceau et ses grands effets de perspective. L'exécution large et consciencieuse de ce travail, ses proportions harmoniques, le brillant feu d'armes qu'il retracé, toutes ces circonstances ne peuvent manquer d'attirer l'attention sur l'œuvre de M. Jouy, dont les places dans les collections publiques.

Nous recommandons de voir encore de quelques petits faits, tels que l'ouverture des bals champêtres et autres divertissements printaniers; nous voulions envoyer nos Parisiens se promener au Ranelagh, et y aller nous-même; nous avions une anecdote en réserve sur le Château-Rouge, qui vient de s'ouvrir, et sur l'Atlantide, qui vient de fermer; mais voilà que le tour heureuse abondance de la matière théâtrale nous impose le devoir d'entamer un autre motif de conversation.

### Théâtres.

PORTE-SAINT-MARTIN. *Le Chiffonier de Paris*, drame en cinq actes, de M. FELIX PYAT. — VACHEVILLE. *La Vicomtesse Lotte*, vaudeville en deux actes, de MM. BAYARD et DUMANOIR. — PALAIS-ROYAL. *Le Traité de la Moliste*, vaudeville en un acte, de M. CLAIRVILLE. — UNION. *L'Antiquaire et Au Petit-Bombur*, comédies de M. ANTOINE THOUROT et POTTEVIN. — GYMNAS. *Un troisième Larroux*, vaudeville, de MM. FURNIER et LURIZ.

Ce n'est jamais sans quelque répugnance que nous entreprenons l'analyse d'un mélodrame. A quoi bon pliquer ces

sortes d'antipsies sur de grands corps qui n'ont que le soufflet? Le théâtre, tel qu'on l'entend aux boulevards, n'est guère qu'un trompe-l'œil plus ou moins séduisant, dont l'attrait principal consiste dans des effets de perspective. C'est pourquoi le crayon vaudrait mieux que la plume pour les exprimer, si le crayon pouvait reproduire les éléments de l'action en même temps que le trait des scènes et de l'acteur. *Le Chiffonnier de Paris* n'est pas un drame, c'est un rôle; il n'offre qu'un personnage toujours divers dans la même situation et presque dans la même scène. L'intérêt sans doute demanderait plus, et l'art exigerait davantage; mais le rôle est joué par Frédéric-Lemaître, et l'acteur s'est montré plus que jamais dans tout l'éclat de son splendide et bizarre talent; encore une fois, il a marié et fondu dans ce rôle tous les contrastes. Tour à tour passionné, spirituel, vrai, pathétique, éloquent et déclamatoire, n'en voilà-t-il pas assez pour assurer à l'acteur un triomphe de plus et à la pièce un grand succès de curiosité?

En imaginant un chiffonnier de Paris doué des instincts les plus élevés et orné des plus belles vertus, M. Pvat aurait-il voulu mettre en évidence une particularité jusqu'à présent peu connue, ou n'aurait-il fait qu'obéir à une fantaisie personnelle? Peu importe; l'essentiel, c'était de nous montrer le héros de la honte par son côté le plus dramatique, puisque l'auteur en a fait le pivot de son drame. Ce père Jean nous a paru un composé assez original du Diogène et du Don Qui-

chotte. Il est philosophe et il moralise; c'est en même temps un grand redresseur de torts, il est le protecteur de l'innocence, et il punit le crime. Telle est sa vocation, qu'il remplit avec une originalité de moyens et des ressources d'esprit qui sembleraient invraisemblables dans toute autre profession. Pour ses débuts, le père Jean empêche un suicide par son éloquent; mais l'homme qu'il a préché n'en devient que plus perversi, et à ce point d'assassiner un malheureux garçon de caisse pour le voler. Ce crime, auquel le père Jean, complètement ivre, a tenté vainement de s'opposer, lui arrache, parmi diverses lamentations, le serment de ne plus boire de vin; c'est un serment d'ivrogne ou de chiffonnier, et le proverbe n'en aura pas le démenti. Après la philosophie avouée du chiffonnier, voici la vertu chancelante de la grisette. Marie, la fille de l'assassin, s'est laissée tenter par les délices d'un souper et d'un bal à la Maison d'or; quoique sa pudeur n'y ait pas subi de notable outrage, sa robe d'innocence a reçu quelque accroc. Un étourdi, en proie au champagne, a manqué d'égards envers la jeune fille, et Marie ne saurait survivre à l'affront; elle écrit à son voisin le chiffonnier cette déplorable résolution, et le chiffonnier accourt pour empêcher un autre suicide. Avant la lecture de la lettre, père Jean a fait l'inventaire de sa honte, morceau satirique qui se termine par une bénédiction; le chiffonnier ayant trouvé dans ce lafras dix billets de banque. En même temps que le chiffonnier mettait la main sur cette fortune, Marie découvrait

dans sa chambrette un nouveau-né. Quel est ce mystère, et d'où lui vient cet embarrassant cadeau? L'enfant et les dix mille francs, qui le croirait? proviennent de la même main. L'argent était le prix d'un crime qu'une horrible femme n'a pas eu la force d'accomplir. L'argent est perdu, mais l'enfant est sauvé; belle occasion pour notre chiffonnier philosophe de se faire père nourricier. Cependant personne ne réclame le marmot pendant que la somme est redemandée par voie d'affiche. Cette imprudence met le père Jean sur la trace du crime et des criminels. L'enfant est un rejeton du baron Hoffmann, ex-chiffonnier et l'assassin du garçon de caisse. Dans l'intérêt d'un riche mariage, et pour dérober aux yeux du monde la faute de sa fille séduite, le baron avait livré l'enfant à la Potard, pour qu'elle le fit mourir. Les dix mille francs étaient l'arcompense du forfait. Comment le père Jean arrache ce secret à l'horrible vieille, ainsi que la lettre attestant la complicité du baron, ne le disons pas, c'est une scène qui lui fait voir, une de ces scènes capitales où l'œuvre et l'auteur grandissent tout à coup, parce que le comédien les élève à son niveau.

Muni de la lettre accusatrice, le père Jean a couru chez le baron. Celui-ci reconnaît son ancien confrère, il le fait griser par ses valets et lui vole la lettre. Nouvelle scène à effet pour l'acteur: passe pour la vertu en haillons, mais la vertu plongée dans le vin et l'ivresse, c'est une invention moins heureuse; le Socrate de la borne ne devait pas montrer



Théâtre du Vaudeville. — *La vicomtesse Lolotte*; 2<sup>e</sup> acte, scène dernière. — Tancrède, M. Félix; de Morancin, M. Bordas; d'Hérouville, M. Montaland; le Commaneur, M. Lelièvre; Lambrequin, M. Rollin. Lolotte, mademoiselle Darcier; la Marquise, madame Guillemo; la Duchesse, mademoiselle Fugère.

les appétits de Robert Macaire. Cette ivresse momentanée sera le renard éternel du père Jean; non-seulement voilà une faiblesse qui lui coûte la lettre, elle cause aussi la mort de l'innocent, que le baron Hoffmann fait jeter dans un puits. O crime! ô honte! ô déplorable méprise de la justice humaine! Le cadavre, trouvé dans le puits de Marie, dénonce Marie comme l'auteur de l'attentat. Puis, encouragé par ce peu de clairvoyance, le baron accuse le père Jean du meurtre commis sur le porteur de sacoche. C'est alors que notre drama s'établit chez le juge d'instruction, les assises vont s'ouvrir, le bagne ou l'échafaud sont en vue, l'éloquence et la vertu du père Jean triompheront-ils de tant d'ennemis? Marie est innocente, le chiffonnier est la probité même, nous en sommes convaincus, mais la preuve? Pour démasquer l'auteur de tous ces forfaits, meurtre, assassinat et royade, le père Jean demande que la liberté et 50,000 fr., rien que cela! et la justice, qui a de bons moments, ouvre au chiffonnier la porte de sa prison et lui procure un bailleur de fonds. Cet or triomphe de la discrétion de la Potard, qui avoue le meurtre et donne des preuves de la culpabilité du baron. Ne devions pas davantage la trame assez bien tissée de ces aventures, et ne savions pas ce drama jusque dans les joies du mariage final et des réparations providentielles, si ce n'est pour applaudir encore une fois au légitime et fructueux succès qu'il obtient chaque soir, succès d'émotion et d'intérêt, succès d'auteur et de comédien.

Le Vaudeville est en vogue; il mêle aux lauriers d'Arnal ceux de mademoiselle Darcier. Dès la première soirée la charmante transfiguration de l'Opéra-Comique a donné la me-

sure de son talent gracieux et fin; elle a chanté le vaudeville de sa voix la plus mélodieuse, elle l'a joué avec une aisance et un art exquis, tout à la fois Lolotte et vicomtesse. Lolotte d'abord, c'est-à-dire une pauvre fille qui n'est que très-jeune et très-belle, et à laquelle le commandeur, le comte et le chevalier s'en viennent dire de courtois; « A le vous salue, Lolotte pleine de grâce, et je vous aime; voulez-vous des pompons et des diamants? je vous plait-il aller à Long-champ en grande carrossée? Lolotte, voici mon cœur et ma fortune. » Heureusement pour Lolotte, le petit chevalier n'est qu'un chevalier d'industrie, qu'un vaerien jovial, mangeur de tous biens et joueur endetté; le commandeur n'est qu'un lourdaud, tout charmé de ridicules. Quant à M. le comte, ses hommages pourraient avoir leur danger, n'était son cousin, le vicomte d'Hérouville, qui a pris les devants et touché notre cœur tout de bon. Pendant que tous ces galants débilitent leurs madrigaux intéressés à la belle enfant, arrive le petit vicomte, qui l'enlève à leur barbe par la vertu de ces syllabes magiques: « Elle est ma femme! » Mais Lolotte, vicomtesse, quel affront pour les d'Hérouville et quel scandale pour madame la marquise, notre architecte et douairière! Pauvre Lolotte, tout à l'heure tant de pièges menaçant l'innocence de la jeune fille, aujourd'hui mille complots s'ourdissent contre la fortune de la vicomtesse. Il est question d'un exil, la marquise provoque une lettre de cachet, le mariage devient fort problématique. Comment triompher de tant d'obstacles? Comment amener les trois adorateurs à une complaisante neutralité? Par quel moyen s'assurer le concours du comte, et réduire la morgue et l'orgueil de la mar-

quise? Cette grande entreprise n'est qu'un jeu pour Lolotte; le chevalier devient son complice, le comte se rend, la marquise est subjuguée, Lolotte sera bel et bien vicomtesse, et des mieux qualifiées, grâce à son esprit, à sa beauté et à ses dix-sept ans. La pièce pourrait être plus vive, mieux faite et mieux intriguée; elle ne saurait être jouée avec plus de verve et d'ensemble. A côté de la *débouante*, on a distingué, comme toujours, Félix et madame Guillemo.

Qu'est-ce que le *Trotin de la modiste*? S'il faut en croire M. Clairville, c'est un de ces êtres complexes, mi-partie homme et bête, barbet pour la fidélité, ramier pour l'amour, mélange du groom et du cavalier servant, qui roucoule et barbote derrière la modiste, porte les cartons de la demoiselle, et se fait le gardien de ses hardes et de sa vertu. Telle est la sentinelle trotante qui, pour la plus grande joie des amateurs, vient de prendre, sur le théâtre du Palais-Royal, le masque et le nez d'Yacinthe. Le carton de la modiste Athanasie est plein de mystères; il tente la curiosité du trotin. Yacinthe s'empresse d'y fourrer son nez, et il en sort un pot de pomnade, un homard, une layette, un poupon et mille pompons, tous les petits mystères de la grisette. Yacinthe Trotin est indigné de la découverte; il est jaloux comme un tigre et furieux comme un épicier; il soupçonne un amant. Il aie un rival, et se trouve nez à nez avec un gendarme. Jugez de sa terreur et de nos rires, de ses angoisses et de l'hilarité folle qui s'empare des spectateurs. Dans cette pièce, débutait mademoiselle Ozy, autre transfiguration et le parterre a beaucoup fêté ces yeux éveillés, cette parole alerte, cette allure mutine, tout ce sans-gêne spiri-

luel et piquant. La modiste a partagé jusqu'à la fin la joyeuse fortune de son trotin.

L'Odéon n'aime point ces airs évaporés, il ne rit guère que du bout des dents et des lèvres; son comique est solennel et sa gaieté prétentieuse. Parfois aussi il y a de l'obscurité dans son lait, et le texte de ses comédies dramatiques mériterait d'être éclairci par des explications et des commentaires. Nous en attestons l'Antiquaire, œuvre consciencieuse, je l'accorde; production d'un esprit distingué, je le veux bien; mais quel fouillis! quel chaos! pour un bon vers, étoile filante qui brille en passant, combien de rimes confuses et sans rime ni raison! Essayez donc d'extraire un alexandre de tout ce bric-à-brac. L'Antiquaire est un savant en us, Grimaldus ou Renaldus qui se ruine et ruine sa famille par amour du bric-à-brac; toute sa fortune s'en est allée en fumée, c'est-à-dire en poteries inusitées, en bahuts stupides, en antiquités contrefaites. Ce naufrage se passe à la vue d'un cousin qui tempête et de deux amoureux qui se lamentent. Il faut dire que l'impatience du public à un peu hâté la catastrophe; et puis un acte très-moderne joué avant l'Antiquaire avait usé toute sa bienveillance. Autre histoire: Au petit Bonheur, c'est encore Damis ou Valère amoureux de Lucile ou d'Angelette, malgré la rivalité du marquis Citandré. On se dit tout plein de douceurs marivaudées, il est visible que les amants possè-

dent leur Marianne et qu'ils savent par cœur les couplets d'Araminte et les répliques de nos chevaliers domerets. Ensuite on se broaille et on se raccommode par imitation du Dépit Amoureux. Lisette et Frontin rendent la partie carrée. En résumé, tout cela n'est pas trop mal dit, grâce

ce langage: « Je suis l'époux d'une jolie femme, mais j'ai des cheveux gris; je suis riche et heureux, mais je voudrais tâter de la députation: vous pouvez me rendre un grand service. Faites la cour à ma femme. » Le Brossard se rerie, cette conclusion lui paraît invraisemblable. A quoi, le Pommereau réplique: « J'ai mon plan, c'est pour savoir à quoi m'en tenir. Vous êtes aimable: si Caroline se sent faiblir, je suis sûr que votre amitié n'abusera pas de la position; si vous échouez, me voilà pour le reste de mes jours à l'abri de tout accident. » L'amie se met à l'œuvre, et il en est pour ses frais. Il va quitter la partie, lorsque l'indiscrétion d'une femme de chambre remet sa barque à flot sur le fleuve du Tendre; il surprend des soupirs, on lui cache des larmes, il s'empare d'un album où la majuscule A s'enlace amoureusement à l'initiale C. Il se croit aimé, il tourne le dos à l'amitié, il est tout à madame Pommereau, lorsque le mari lui apporte une lettre amoureuse signée Alfred. Adieu le rêve, adieu l'amour! le Brossard se doute d'un qui-proquo, et il a la délicatesse de pardonner à un rival et de protéger la femme qui s'est moquée de lui; il revendique la lettre. « Il fallait bien jouer mon rôle, » dit-il au mari. Cependant que deviendra Pommereau? Cette épreuve nouvelle est un peu pâle, un peu déconnu, un peu vieillotte; mais l'excellent Naum se plaît toujours à protéger l'innocence, aussi a-t-il sauvé la pièce de M. Fournier.



Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — Le Chiffonnier de Paris, 1er tableau du 2<sup>e</sup> acte. — Frédéric Lemaitre; le père Jean dans son bragu.

à Marivaux, et se fait écouter par égard pour Molière. Le Gymnase a eu son petit succès à la débouée. Un Troisième Larron. Ce larron s'appelle Alfred Brossard: c'est un lion affamé, querens qu'un devoret, cherchant sa victime; un mari, M. Pommereau, se présente et lui tient à peu près

à Marivaux, et se fait écouter par égard pour Molière. Le Gymnase a eu son petit succès à la débouée. Un Troisième Larron. Ce larron s'appelle Alfred Brossard: c'est un lion affamé, querens qu'un devoret, cherchant sa victime; un mari, M. Pommereau, se présente et lui tient à peu près

à Marivaux, et se fait écouter par égard pour Molière. Le Gymnase a eu son petit succès à la débouée. Un Troisième Larron. Ce larron s'appelle Alfred Brossard: c'est un lion affamé, querens qu'un devoret, cherchant sa victime; un mari, M. Pommereau, se présente et lui tient à peu près

### Beaux-Arts. — Salon de 1847.

Septième article. — Voir p. 51, 67, 85, 117, 135 et 155.

Le goût des petites choses va augmentant de jour en jour. On a de petits parcs, de petits jardins, de petites maisons de campagne, qu'on appelle des bonbonnières; de petites voitures, de petits chevaux, de petits chiens; on bâtit de toutes parts à Paris de grandes maisons, mais c'est pour y entasser une foule de locataires logés à l'étroit; et comme on y a de tout petits appartements, force est bien d'y mettre de tout petits meubles, de tout petits livres, de tout petits tableaux et de petites statuettes. Ausi l'art a-t-il une tendance à se rapetisser et à devenir de plus en plus bourgeois. Mais s'il perd en majesté et en puissance, il gagne sous le rapport de l'exécution matérielle, et il a même fait assez de progrès en ce genre pour que plusieurs artistes éprouvent le besoin de répudier les agréments d'une exécution trop perfectionnée, et cherchent, dans la rudesse ou la négligence du procédé, l'attrait de la nouveauté et du contraste. D'un autre côté, jamais, à aucune époque, il n'eut aussi peu d'unité qu'aujourd'hui; comme ils s'adresse à tous les goûts, élevés ou infimes, il se transforme de mille manières et a du moins une diversité récréative. Chaque peintre marche dans sa voie en véritable chevalier errant, la palette d'une main et le pinceau de l'autre. Rarement trouve-t-on çà et là une petite

cohorte de deux ou trois amis réunis autour d'un même drapeau. La peinture de genre se prêtant plus que la grande peinture à la variété, c'est là surtout que l'éparpillement est le plus sensible. Cependant on peut essayer pour plus de clarté de former quelques groupes artificiels des peintres

lours et de brocart, que M. Winterhalter a mis à la mode il y a quelques années, et dont il s'est détourné depuis pour s'occuper d'un monde princier chez qui il retrouvait encore la richesse et l'éclat du costume, sinon la gentillesse de son Décaméron. M. MULLER est maintenant un de ceux qui s'occupent le plus assidûment des heureux. Cette année, il les a mis en scène dans une assez grande composition, intitulée *la Ronde du Mar*. A l'entrée d'un bosquet, une troupe jeune et foible se tenant par la main danse, à la chaude clarté d'une belle soirée, autour d'un mai couronné de fleurs; près de l'arbre et au centre du rond, un jeune homme joue de la flûte et une jeune fille agit en l'air son tambour de basque; à côté des danseurs, quelques couples se livrent au repos sur le gazon ou échantent des propos amoureux. Si don Juan apercevait tous ces frais minois de jeunes femmes, il désirerait sans doute augmenter la fameuse liste de ses conquêtes, mais Le porcello serait fort embarrassé de savoir s'il devrait les classer parmi les *contadine* ou *citadine*, les *contesse* ou *baronesse*. Toutes les figures sont jetées dans le même moule; elles ont toutes le même sourire figé sur les lèvres. Il n'y a ici de recherche de vérité nulle part, ni dans le costume, ni dans les attitudes, ni dans les physio-



Salon 1847. — La Taupe et les Lapons, tableau, par M. P. Rousseau.

qui semblent avoir entre eux à peu près les mêmes affinités. Nous parlerons d'abord de ceux qui ne peignent que des gens joyeux et bien portants, tout ce monde de jolis garçons et de jolies filles à la taille fine et cambrée, à la bouche souriante, aux œillades voluptueuses, couverts de soie, de ve-



Canalotto, a exposé une belle vue de l'Entrée du Grand-Canal à Venise. — Un tableau de M. RAFFORT devait nous transporter en vue de Constantinople et nous laire assister au mouvement animé de son port couvert de caïques élégantes. Cet ouvrage, exécuté avec la consciencieuse exactitude d'un artiste qui a étudié avec soin Constantinople et a rapporté un riche album du plus vif intérêt, et a été refusé par le jury. Ce refus, adressé à un peintre qui expose depuis dix-sept ans, n'était pas plus motivé que tant d'autres. Aucun membre du jury ne voudrait en avoir la responsabilité. Il y aura eu à quelque erreur, quelque malentendu ! — M. JUSTIN OUVRIÈRE a une vue de la Place d'Ypres, et une autre Vue prise à Amboise. — M. GUAUD a représenté dans deux jolis tableaux : la Place Charles-Albert à Aoste et la Bourse de Copenhague. — Le genre de la marine est cultivé avec succès par MM. DURAND-BRAGER, MOHEL-FATIO, MOZIN, etc., mais il y règne aussi, en ce moment, une sorte de calme plat auquel il faudrait s'efforcer d'arracher le public.

M. ROUSSEAU a traité, dans une assez grande dimension, un sujet modeste emprunté à une fable de Florian : la Taupe et les Lapins. Les paisibles conçoisseurs au poil gris et aux longues oreilles tout mille gambades autour de la taupe ébouriffée. Il semble qu'ils aient peu complaisamment devant le peintre qui nous transmet leur allure avec tant de vérité. — Les deux petits intérieurs du même artiste sont des chefs-d'œuvre d'une couleur harmonieuse digne des Flamands. Dans l'un, des provisions de bouche, et entre autres un fromage blanc entamé, le plus appétissant du monde, sont étalés sur la table d'une cuisine où des lapins errants jouissent en s'ybarbates d'une hospitalité perdue. L'autre intérieur est moins élégant encore ; c'est tout simplement un poulailler. Un coq au magnifique plumage s'élançait radieux par la fenêtre à l'appel de sa poule, trônant dans un coin tapissé de tentes d'araignée et où elle vient de déposer les fruits de ses amours avec l'oiseau du dieu du jour. Au fracas que fait le ménage emplumé, deux lapins, l'un des locataires du même domicile, sont tellement effrayés, que l'indesolable est rentré précipitamment dans ses appartements particuliers, composés d'un tonneau renversé.

### Chronique musicale.

L'importante question de la direction de l'Académie royale de Musique est toujours pendante ; en attendant qu'elle reçoive une solution quelconque, les aspirantes au premier rang du personnel chantant, les prétendantes à cette royauté si enviable qu'une cantatrice célèbre vient d'abdiquer, se présentent au public de l'Opéra pour faire valoir leurs droits. La succession de madame Stolz est ouverte. Déjà deux des rôles favoris dont l'ex-*prima donna* du théâtre de la rue Lepeletier avait jusqu'au dernier moment gardé l'exclusive propriété, ont servi, depuis son départ, à nous faire connaître deux jeunes talents qui, pour n'être pas appelés à régner encore absolument sur notre première scène lyrique, n'en méritent pas moins des éloges et surtout des encouragements. Dans le rôle de Marie, de Robert Bruce, mademoiselle Dameron, dans les premiers pas sur la scène ne datent guère que d'une année, s'est fait justement applaudir. Sa voix, son jeu, sa physionomie, sa tenue, ont du charme et de la distinction. Elle paraît aussi heureusement douée d'une bonne intelligence scénique. L'expérience lui manque encore, et le temps seul peut lui donner, avec de la persévérance et du travail, pour le moment, élève de Duprez, elle fait le plus grand honneur à son maître. L'autre débutante est mademoiselle Mondutaigu, qui avait fait, il y a trois ans, à sa sortie du Conservatoire, une courte apparition à la scène de l'Opéra en y jouant Alice dans *Robert-le-Diable*. Elle vient d'y reparaître par le rôle de Catarina, dans la *Reine de Chypre*. Son talent est aujourd'hui plus développé, sa voix a subi quelque transformation ; ses notes aiguës semblent avoir disparu pour donner plus de force et de rondour aux cordes du médium, c'est-à-dire qu'elle a gagné en volume et qu'elle a perdu en étendue ; ce changement est indispensable pour remplir l'emploi de madame Stolz. Mais, en constatant que les intentions dramatiques de mademoiselle Mondutaigu sont généralement justes et bien senties, nous devons toutefois ajouter qu'elles n'ont pas encore cet abandon communicatif, cette chaleur entraînant qui émeut profondément le public. D'un acteur qui plaît à un comédien qui séduit, captive et domine son auditoire, souvent la distance n'est rien, mais ce rien est un abîme. C'est précisément cette distance que mademoiselle Mondutaigu et mademoiselle Dameron ont encore à franchir pour la conquête de cette couronne si enviée. L'avenir légitimera, nous l'espérons, leurs prétentions, que les applaudissements ont déjà autorisés en partie.

Le projet d'érection d'une statue à Le Sueur a fourni l'occasion toute naturelle de faire entendre, dans un concert qui a eu lieu dimanche dernier, au profit de la souscription ouverte il y a quelque temps pour la réalisation de ce projet, divers fragments des œuvres sacrées et dramatiques de cet illustre maître, qui lui ont des plus grandes célébrités musicales de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, qui porta dignement un nom qui un de ses aïeux avait déjà rendu glorieux en France. Mais si chacun peut tous les jours admirer, dans les galeries du Louvre, les sublimes toiles que Le Sueur le peintre anima de son pinceau et il y a près de deux cents ans, il n'en est pas de même pour les partitions de Le Sueur le compositeur, qui sont, il faut bien le dire, de véritables lettres closes pour tous, excepté pour les musiciens bibliophiles, bien que la dernière date à peine d'un quart de siècle. La réputation des maîtres en musique est tellement éphémère parmi nous, qu'à la sim-

ple lecture du programme de ce concert, entièrement formé de morceaux de Le Sueur, bon nombre de personnes, même des plus respectueuses envers la mémoire des grands noms, craignaient, disons-le sans détour, de venir entendre des motifs vieux, des formules usées, des harmonies banales. Quelle n'a pas été leur surprise de trouver au contraire des accords pleins de richesse et d'originalité, des mélodies ravissantes de fraîcheur et de nouveauté, des rythmes énergiques et variés, des pensées profondes et simples tout à la fois, des formes nobles, larges, puissantes, et partout une ardente recherche d'expression vraie, en un mot, ce sentiment artistique qui ne vieillit jamais, parce qu'il puise ses inspirations dans le livre éternellement beau que la nature tient incessamment ouvert sous les yeux de tous, et dans lequel quelques élus seulement parviennent à bien lire ! L'opinion était unanime au sortir de la séance, et tout le monde se demandait avec étonnement comment nos théâtres lyriques ne se faisaient pas un scrupuleux devoir de maintenir au répertoire au moins quelques-uns des ouvrages dramatiques du maître de chapelle de Napoléon. L'Opéra n'aurait-il justifié l'hommage au souvenir de l'auteur des *Bardes*. Au mois de juillet 1804, dans le même mois que cet ouvrage fut représenté. Le Sueur fut décoré de l'ordre de la Légion d'honneur, distinction plus significative alors qu'aujourd'hui, et reçut une riche tabatière avec cette inscription : *L'Empereur des Français à l'auteur des Bardes*. Il est bon de rappeler de tels faits. Le chœur de la *Caverne*, qu'on a fait répéter, montre suffisamment qu'il y aurait, dans la reprise de cet opéra-comique, quelque chance d'une bonne affaire, pour nous servir d'un mot qu'un employé portait maintenant, même à propos des œuvres d'art. L'offertoire *In media nocte et l'O salutaris*, que que M. Ponchard a très-bien chantés, ont produit le plus délicieux effet ; et l'on regrette, en les écoutant, que l'art musical n'ait pas encore reçu en France une organisation convenable, de manière à ce qu'il lui possible d'entendre souvent de pareils chefs-d'œuvre, soit dans nos églises, soit autrement. Comme auteur de musique sacrée, aussi bien que de musique religieuse, Le Sueur doit donc, même après sa mort, fixer l'attention publique. Comme professeur, il n'a pas moins acquis des titres de gloire incontestables. C'est en effet de son école que sont sortis M. Hector Berlioz, le symphoniste fantastique ; M. Félicien David, le poète-musicien ; M. Ambroise Thomas, l'auteur de *Mina*, du *Perruquier de la Régence*, et de dix autres partitions qui ont eu du succès ; M. Ernest Boulanger, le spirituel auteur du *Diable à quatre* ; M. Xavier Buissonnet, qui vient de débiter avec éclat par *Ne touchez pas à la Reine*, et M. E. Prévost, A. Elwart, L. Bézouzi, C. Gounod, d'autres encore que l'Académie des Beaux-Arts a couronnés. Ainsi, de toute façon, l'honneur que les concitoyens de Le Sueur veulent lui décerner est justement mérité, et jamais artiste ne l'aurait mieux sa carrière.

Nous sommes en retard avec quelques concerts intéressants qui ont eu lieu depuis quelques semaines ; mais notre *Chronique* ne peut se dispenser de mentionner tout ce qui offre musicalement un intérêt véritable ; seulement, elle le fait plus tôt ou plus tard, selon l'espace et le temps. — Un nouveau vint de se faire connaître dans la lice des compositeurs ; M. A. Molet a donné deux séances exclusivement remplies par l'exécution de ses œuvres. Une symphonie en trois parties, deux grandes cantates et une ouverture forment son bagage musical. On reconnaît dans ces productions un talent déjà mûri par de longues réflexions et des méditations profondes sur les grands modèles symphoniques. Des plans bien conçus, un tissu harmonique serré, des mélodies de longue haleine, de l'unité de pensée, un style correct, telles sont, entre autres, les qualités qu'on y distingue. Elles manquent seulement un peu d'originalité. Ce défaut est surtout sensible dans les cantates de M. A. Molet. Le sujet de l'une est *Fédida*, l'autre est une scène de mœurs corses, qui a pour titre : *La Vendetta* ; il s'agit ici de meurtre, de la haine, de vengeance, d'improbable amour. Ces deux cantates, près d'une belle mètre, sous un ciel d'azur, ces deux cantates ont l'avantage d'offrir au musicien des cara très bien tracés, c'est à lui de les relever par un coloris local vigoureusement nuancé. La richesse d'harmonie n'est plus là un élément suffisant comme dans la symphonie du genre descriptif ; dès que les voix entrent en scène, la mélodie ne peut plus être indécente et vague pour exprimer des sentiments aussi accusés ; le chant doit être précis, saisissant, gracieux ou énergique selon la situation, mais toujours naturel et franc. Ce sont particulièrement ces qualités de franchise et de précision mélodiques que la musique vocale de M. A. Molet laisse à souhaiter. Sans elles, il est impossible d'obtenir au théâtre un succès de bon aloi ; et comme c'est, nous le supposons, vers le théâtre que M. A. Molet va porter ses vues, nous croyons lui être utile en relevant les imperfections de ses œuvres.

M. Adrien Codine s'est tout à coup placé au premier rang parmi les pianistes. Une exécution sage, un mécanisme brillant, une manière de chanter élégante, lui ont valu des applaudissements d'autant plus flatteurs, que son jeu est, grâce au ciel, totalement dépourvu d'excentricité et de bizarrerie, moyens d'effet beaucoup trop en usage de nos jours. Les compositeurs de M. Adrien Codine pour le piano se font remarquer par une grâce charmante. Nous les voudrions seulement plus variés, et ce ne sont pas certainement les facultés mécaniques qui lui manquent pour les rendre telles. Il nous paraît tout exclusivement nourri des œuvres modernes, dont le fond est en général bien léger. Nous lui conseillons donc d'appliquer son admirable talent d'exécution à l'étude des grands maîtres dans l'art de composer pour le piano, s'il veut arriver à produire dans un vaste local le même effet qu'il produit dans un salon. Au concert de M. Adrien Codine on a aussi beaucoup applaudi le gracieux talent de M. Rémy, violoniste distingué, habitude depuis longtemps au succès de ce genre.

Le poème de Goethe a fourni de nouveau matière à une suite de scènes lyriques, mises en musique par M. Henry

Cohen, et que ce compositeur a dernièrement fait entendre dans un concert qu'il a donné au Conservatoire. L'un des bords de l'ouvrage a pour titre *Marguerite et Faust*. Chaque détail est un tableau à part, portant son inscription : le *Sonnet de Faust*, le *Pacte*, *Marguerite à la fête*, etc. Le plan général se divise en fragments symphoniques, cavatines, complètes, duos, trios, chœurs. Il est impossible de méconnaître le désir constant de plaire au public, que le compositeur porte dans toutes les parties de son œuvre. Mais telle est la nature de certains sujets qu'on ne saurait, sans pécher contre les convenances, avoir, en les traitant, l'unique intention d'être agréable. La question d'agrément n'est-elle pas d'ailleurs relative ? Si l'on fait chanter le diable tout bonnement comme un homme ordinaire, que devient le plaisir, alors qu'on s'est préparé à entendre un chant inaccoutumé, un air de l'autre monde ? Or le Méphistophélès de M. Henry Cohen ne fait pas autre chose ; il chante sa partie de baryton dans un duo ni plus ni moins que s'il avait un mot terminé en *ra*, et qu'il eût étudié quelque temps aux conservatoires de Naples, et de Milan. C'est agréable sans doute, mais c'est sans couleur locale, sans véritable poésie. Assurément c'est *Méridi*, que ; mais qu'on se rappelle la dissertation de Scarrone sur les fagots. Enfin, entre la manière dont cette Marguerite, ce Faust et ce Méphistophélès chantent, la différence n'est pas grande. Ce qui prouve qu'avec du talent même il est difficile de réussir dans des sujets qui ne conviennent pas également à tout le monde. En somme, Faust pour Faust, nous préférons celui de M. Hector Berlioz, malgré sa chanson du rat et ses couplets de la puce.

Un pianiste qui avait obtenu de grands succès à Madrid, aux fêtes du mariage de l'enfant avec le duc de Montpensier, M. Desvernine, a donné, il y a quelque temps, un brillant concert dans la salle de M. Sax. Une réunion nombreuse et brillante a sanctionné, par ses applaudissements, les heureux débuts de ce jeune artiste au delà des Pyrénées. Il a exécuté avec un véritable talent deux fantaisies de sa composition sur la *Norma* et sur *Lucia*, et trois ou quatre autres morceaux de différents auteurs.

GEORGES BOUSQUET.

### Etablissement thermal de Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales).

En lisant ce titre, il semblera à beaucoup de Parisiens qu'il s'agit d'entreprendre un immense voyage ; tout ce qui dépasse le rayon des promenades quotidiennes, tout ce qui tend à sortir des habitudes de la vie, est à la fois piquant comme l'imprévu, vague et inquiétant comme l'inconnu ; c'est pour rassurer nos lecteurs et stimuler les malades que nous donnons quelques détails sur les bains de Vernet. Encore quelques temps, les distances sont diminuées ; depuis quelques années, et les chemins de fer nous transportent, sans bruit et sans fatigue, d'un bout à l'autre de notre belle patrie. En attendant cet heureux moment, que nous appelons de tous nos vœux, nous allons indiquer les routes diverses qui conduisent aux bains de Vernet. La plus directe, la plus prompte, c'est celle de Paris à Toulouse, par la maille-poste ; de cette ville on se dirige sur Perpignan, des diligences partent tous les jours ; en vingt six heures le trajet est accompli. Le chemin que l'on suit en sortant de Limoux pour entrer dans le foudouillon est accidenté et pittoresque ; bientôt quelques grenadiers aux fleurs éclatantes, qui forment les haies destinées à séparer les propriétés de la grande route, annoncent une terre nouvelle, le climat de l'Espagne et presque ses mœurs. Semblables aux Catalans, les Roussillonnais sont grands, robustes, intelligents, braves, fiers, et de leurs montagnes considèrent avec mépris les habitants de la plaine, qu'ils nomment *gascaches*. A Perpignan, vieille ville espagnole, où l'on parle plus catalan que français, on pourrait se reposer un jour ou deux sans regrets en visitant le Castillet, Notre-Dame, église sombre et splendide, la citadelle et le palais des rois de Majorque, et, rue de la Main-de-Fer, la maison où mourut Philippe le Hardi ; un archéologue irait en quelques heures visiter le beau cloître d'Elne (Elne), magnifique spécimen en marbre blanc de l'architecture romane ; mais un malade peu curieux prendrait immédiatement la voiture qui le conduira en six heures à Prades. Là, il n'aura que l'embaras du choix pour se rendre au Vernet à cheval ou en voiture ; le trajet ne dure que deux heures, pourvu que l'on ne s'arrête ni à Villefranche, ni à Cornella.

Vernet-les-Bains est situé au pied du Canigou ; à une petite heure de Villefranche-de-Comblent, à deux heures de Prades, dont la plaine riche et fleurie est justement nommée le *parterre du Roussillon*, et à huit heures de Perpignan. Quatre routes principales, partant de Paris, y conduisent : la première, nous venons de l'indiquer, par Limoges, Toulouse, Carcassonne, Limoux, Perpignan et Prades ; la seconde, par Bordeaux, Agen, Toulouse, etc., etc. ; la troisième, par Montlins, Clermont, Lodève, Montpellier, Béziers, Narbonne et Perpignan ; la quatrième, par Autant et Châlons, où l'on prend le bateau à vapeur pour descendre à Sàone jusqu'à Lyon et de là à l'Ilhône jusqu'à Beaucaire, le chemin de fer jusqu'à Nîmes, la diligence jusqu'à Montpellier, etc., etc. On voyage en diligence ou en maille-poste sur les trois premières routes. Les voitures conduisent aux portes mêmes de l'établissement.

Le Vernet est un petit village perché sur des contreforts du Canigou ; au point culminant est une église d'où la vue s'étend jusqu'aux dernières anfractuosités de la montagne, où brillent de neiges séculaires, et descend, en suivant les méandres des ruisseaux, jusqu'à Villefranche, où la vallée s'essore ; une route large et parfaitement entretenue conduit du village à l'établissement des bains ; une avenue d'arbres laisse apercevoir à droite l'ancien bâtiment thermal, à gauche le pavillon neuf et la préfecture, maison charmante qu'un préfet avait élevée ; ces constructions dessinent l'horizon et les blanchissent sur l'azur des crêtes du Canigou.

L'établissement principal des bains est adossé à une roche alpestre d'où découlent les différentes sources thermales. Rien n'est plus charmant que le site où MM. de Lacvievier et Couderc ont élevé les bâtiments nouveaux; les arbres, les fleurs, les eaux courantes, les prairies invitent à la promenade. MM. de Lacvievier et Couderc, commandants en retraite, ont réglé le service avec un ordre admirable. Le luxe, l'élégance, le plaisir, aussi bien que l'étude, la contemplation, la vie modeste, l'économie même, y trouvent les éléments nécessaires; là, les appartements sont dignes des princes, ici, ils sont confortables, élégants, riches, somptueux. Enfin, des chambres convenables sont destinées aux personnes seules.

La table est bonne, succulente, recherchée même; le poisson de mer, les truites qui foisonnent dans les eaux vives, le gibier de toute espèce, et surtout les fruits les plus savoureux, contribuent au luxe de la table; Ille et Prades fournissent des pêches comme Montreuil et des abricots comme Damas.

Le bâtiment du Petit-Saint-Sauveur, qu'Ibrahim Pacha choisit pour sa résidence pendant son séjour au Vernet, où il a recouvré la santé, est une grande et vaste maison à double corps de logis et composée de trois étages au-dessus du rez-de-chaussée, elle contient soixante lits de maître. Les pièces du premier étage sur la façade ont chacune une porte

vitrée qui ouvre sur un balcon et deux terrasses où l'on peut se promener. Dans ce même corps de logis, au-dessous des terrasses se trouvent douze cabinets de bains sulfureux garnis de baignoires en marbre blanc d'Italie; deux robinets sont placés au-dessus de chaque baignoire de manière à pouvoir graduer le bain suivant les prescriptions du médecin. Le robinet inférieur verse l'eau à 53° c., et le second, à 47° c. L'eau de celui-ci est plus chargée en principes, de sorte qu'en

même temps qu'on élève ou qu'on abaisse la température du bain, on peut en modifier la force.

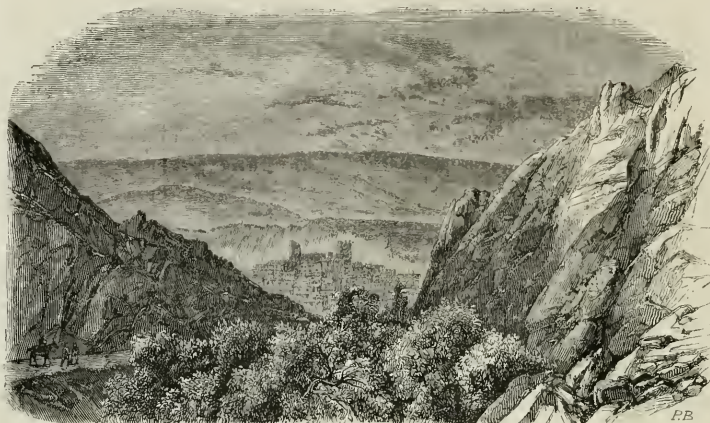
Voici un aperçu des travaux chimiques faits sur les sources sulfureuses de Vernet, par M. Bouis, professeur de chimie à Perpignan.

Anglada distingue par les sources n° 1, 2, 5, 4, les sources connues à l'époque de ses excursions hydrauliques à Vernet. L'indication de leur point d'émergence, de leur volume, de leur température, donnée par cet habile professeur, doit être aujourd'hui modifiée à cause des travaux qu'ont fait exécuter les nouveaux propriétaires pour parvenir à un meilleur emploi de leurs eaux. Leurs caractères généraux étaient et sont encore: limpidité, diaphanéité, point de loucheissement à l'air, saveur sulfureuse avec arrière-goût salin, alcalinité prononcée, réaction énergique sur les sels d'argent et de plomb, etc.

Les températures données par Anglada étaient: source n° 1, 53° 5 c.; n° 2, 52° 5 c.; n° 5, 53° 625 c.; n° 4, 57° 5 c.

Un litre de la source n° 1 contenait :

Glairine . . . . .	0,090
Hydrosulfate de sou-	
de cristallisé . . . . .	0,0595
Carbonate de soude . . .	0,0371
Sulfate de soude . . . . .	0,291
Chlorure de sodium . . .	0,0121
Silice . . . . .	0,0496
Carbonate de chaux . . .	0,0068
Sulfate de chaux . . . . .	0,0057



Vernet-les-Bains. — Vue générale du Vernet.



Vernet-les-Bains. — Entrée de l'établissement.



Vernet-les-Bains. — Pavillon habité par Ibrahim-Pacha.

Carbonate de magné-	
sie . . . . . traces.	
Perte . . . . .	0,0031

La notice que je publiai en 1857 pour faire connaître trois sources nouvelles qui desservent l'établissement du Petit-Saint-Sauveur, distingue ces sources par les n° 1, 2, 5.

Les caractères généraux de ces trois sources sont ceux des sulfureuses précédemment signalées.

Mille grammes de la source n° 2 contiennent d'après l'analyse faite en 1857 :

Sulfure de sodium . . .	0,0406
Carbonate de soude . . .	0,0750
Carbonate de potasse . .	traces.
Sulfate de soude . . . . .	0,0270
Chlorure de sodium . . .	0,0120
Carbonate de chaux	
de magnésie . . . . .	0,0040
Sulfate de chaux . . . . .	0,0040
Silice . . . . .	0,0600
Glairine ou barégine . .	0,0110

Je vais maintenant indiquer les rapports du principe sulfureux déterminés d'après la méthode de M. Dupasquier.

ANCIEN ÉTABLISSEMENT.

Sources n° 1 et 2 réunies (temp. 58° centig.) par litre 100° iode, déduction 16°, ce qui fait 84 milligrammes iode ou 0,026 124 sulfure de sodium.

Source n° 3, 94° iode, réduit à 78 milligrammes iode, ou, 0,024 528 sulfure.

SOURCE DU PETIT-SAINT-SAUVEUR.

Source n° 1 (temp. 46°, 25) 72° iode, réduit à 56 milligrammes, ou 0,017 416 sulfure.

Source n° 2 (temp. 46°, 625) 84 iode réduit à 66 milligrammes, ou 0,021 148 sulfure.



Vernet-les-Bains. — Bâtime principal de l'établissement.

PETIT ÉTABLISSEMENT.

Source Elisa (temp. 57°, 575), 42° iode, réduit à 26 milligrammes iode, ou 0,008 086 sulfure.

Source Forte (temp. 47° centig.), 64° iode, réduit à 48 milligrammes iode, ou 8,014 988 sulfure.

Perpignan, 22 mai 1841.  
Signé Bouis.

Extrait du rapport de M. le docteur FONTAN, chargé par M. le ministre du commerce et des travaux publics d'analyser les eaux minérales des Pyrénées.

Les eaux du Vernet doivent être rangées dans la classe des eaux sulfureuses naturelles; elles sont composées de sulfhydrate de sulfure de sodium, qui en forme le principe le plus actif, de sulfure de soude, de chlorure de sodium, de silicate de soude et d'un peu de carbonate de soude; elles contiennent en outre des traces de chaux, de magnésie, de fer et d'alumine.

Anglada et M. Bouis ont donné une bonne analyse de ces eaux, et je ne diffère d'opinion avec ces auteurs qu'en ce qu'ils n'ont admis la soude qu'à l'état de carbonate, tandis qu'elle existe principalement à l'état de silicate, et que celle qui existe à l'état de carbonate est en petite proportion, et en ce que j'ai trouvé que ces eaux contenaient des traces de fer que ces messieurs n'avaient pas admises. Le ta-



bleau ci-dessous indique la proportion du principe sulfureux. Si les propriétés chimiques analogues des eaux, quand les

Le bâtiment des anciens thermes, qui date de 1007, contient des logements d'autant plus commodes pour les mala-

des, qu'un escalier à l'abri de l'air extérieur conduit directement aux anciens thermes;

températures sont à peu près les mêmes, permettent d'établir quelque analogie entre les sources d'une localité et celles d'une autre, je dirai que les sources de Vernet ont un grand rapport avec les sources du groupe de l'est de Cauterets; la source n° 2 du vaporarium a de l'analogie avec les sources de Panset et de Bruzaut, et les sources du jardin, quand elles sont au bâtiment neuf, ressemblent à Brozaut-aux-Bains. Quant à la source Elisa, elle a la plus grande analogie avec les sources du Petit-Saint-Sauveur, de Cauterets.

D'après ces analogies, on voit que l'on peut donner avec succès la source du vaporarium pour les rhumatismes chroniques et les maladies scrofuleuses; les sources du bâtiment neuf pour les rhumatismes nerveux, et la source Elisa pour les affections nerveuses proprement dites et les métrites chroniques indolentes.

Signé A. FONTAN.



Vernet-les-Bains. — Grande place au Vernet.

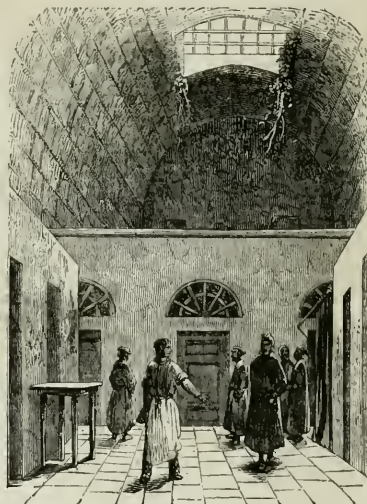
Sous une belle voûte gothique, les commandants ont construit, à l'imitation des bains d'Aix en Savoie, un vaporarium qui se compose de huit cabinets d'étuve, éclairés par un dôme vitré, où les vapeurs sèches et humides sont administrées avec un soin tout particulier. Les malades peuvent au besoin respirer l'air extérieur sans avoir le moindre danger de refroidissement, au moyen d'un tuyau en caoutchouc, terminé par une embouchure en ivoire que la personne qui se baigne, et dont tout le corps est soumis à l'action de la vapeur hydro-sulfurique, porte elle-même à ses lèvres.

Sous une belle voûte gothique, les commandants ont construit, à l'imitation des bains d'Aix en Savoie, un vaporarium qui se compose de huit cabinets d'étuve, éclairés par un dôme vitré, où les vapeurs sèches et humides sont administrées avec un soin tout particulier. Les malades peuvent au besoin respirer l'air extérieur sans avoir le moindre danger de refroidissement, au moyen d'un tuyau en caoutchouc, terminé par une embouchure en ivoire que la personne qui se baigne, et dont tout le corps est soumis à l'action de la vapeur hydro-sulfurique, porte elle-même à ses lèvres.

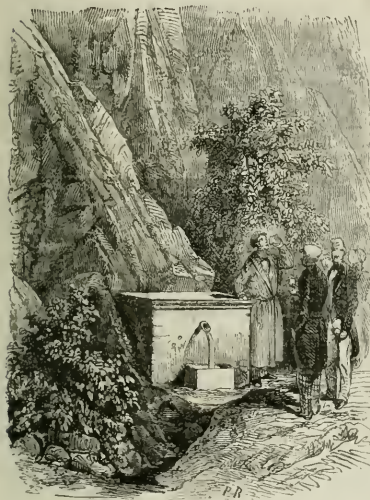
TABLEAU INDICANT LA PROPORTION DES PRINCIPES SULFUREUX.

NOMS.	TEMPERATURE.	IODE pour un LITRE.	SULFURE de SODI UM.
1 <sup>o</sup> Source n° 2 du vaporarium . . .	56° 00	0,080	0,0218
2 <sup>o</sup> Source n° 1, au grillon . . . . .	55° 55	0,072	0,0227
3 <sup>o</sup> Source supérieure du jardin . . .	43° 20	0,060	0,0182
4 <sup>o</sup> Source de la remise . . . . .	41° 00	0,058	0,0180
5 <sup>o</sup> Source inférieure du jardin . . .	51° 50	0,052	0,0161
BAINS DE LA MAISON NEUVE.			
		§	
6 <sup>o</sup> Source supérieure du jardin . . .	45° 00	0,014	0,0156
7 <sup>o</sup> Source inférieure du jardin . . .	53° 00	0,052	0,0099
BAINS.			
8 <sup>o</sup> Source Elisa . . . . .	55° 40	0,054	0,0105

Le vaporarium est une salle circulaire; tout autour sont rangés huit cabinets formant des étuves isolées où le malade, assis sur une grille, reçoit les vapeurs qui se dégagent des soubassements, et qui échauffent graduellement l'atmosphère en s'arrêtant au point prescrit par le médecin. La source qui alimente le vaporarium sort du roc même sur lequel la voûte est appuyée. Cette source a huit centimètres de diamètre et 56 cent. de température (voir le tableau ci-dessus des analyses pour juger des principes minéralogiques). Au-dessus du vaporarium, les propriétaires ont établi un salon chaud, où l'on peut lire, écrire, causer, jouer, faire la



Vernet-les-Bains. — L'étuve.



Vernet-les-Bains. — Source de la Comtesse.

sieste, tout en respirant la bienfaisante vapeur hydro-sulfurique; c'est une médication douce, et pour ainsi dire imperceptible, qui produit des effets surprenants. Ibrahim-Pacha y passait plusieurs heures chaque jour, et les baigneurs contractent facilement cette habitude, qui devient impérieuse après la première semaine.

Le bâtiment de Saint-François, contigu à celui des anciens thermes, est construit sur un rocher qui en forme non-seulement la base, mais se trouve compris, pour une partie dans l'économie de sa construction. Son aspect arrien et pittoresque a quelque chose qui étonne et plaît en même temps. Il se compose de deux étages, non compris le rez-de-chaussée. Un large escalier, construit dans le roc, conduit d'abord au salon principal ou grande salle de réunion de l'é-



Vernet-les-Bains. — Fontaine de Castell, au Canigou.

tablissement, qui, conjointement avec un salon de jeu, occupe tout le premier étage. Cette vaste pièce, éclairée par

établissement, qui, conjointement avec un salon de jeu, occupe tout le premier étage. Cette vaste pièce, éclairée par

Le bâtiment de la source Elisa, placé à quelque distance de ceux qui précèdent, possède une source d'eau thermal

huit croisées, orné et meublé avec goût, sert habituellement au plaisir de la danse et par intervalles à celui de la musique. On y sert des glaces dont la montagne du Canigou fournit en abondance la matière première, et qui ne le cèdent en rien à celles de Paris.

Une grande terrasse de plain-pied avec le salon, garnie d'orangiers, offre la facilité de se promener et de respirer un air frais et embaumé; la vue embrasse tous les jardins de l'établissement, et s'étend de là dans le fond de la vallée et sur le village du Vernet, placé sur un mamelon en amphithéâtre. Au-dessous de la terrasse, est une vaste salle à manger pouvant contenir cent convales.

dont la température et l'onctuosité produisent les effets les plus remarquables.

On sait que les eaux minérales, prises en boisson, secondent très-utilement, dans un grand nombre de maladies, l'emploi des bains, des douches et des vapeurs, et que même dans beaucoup de cas elles opèrent des cures. Des fontaines ou buvettes ont été placées près des sources. Il en est trois principales qui doivent être signalées. La première, celle dite de la Comtesse, dont nous donnons le dessin, a une température de 8° cent. seulement; son goût agréable, et ses qualités digestives, tonique et diurétique, la font particulièrement rechercher. Comme elle est peu chargée en principes, les personnes les plus délicates peuvent en faire usage. La seconde est celle de la source Elisa (voir l'analyse). La troisième enfin et la plus importante est celle de la source n° 1 des anciens thermes, qui représente, avec une plus grande élévation de température, les eaux-bonnes.

Des promenades fréquentes sont organisées par les baigneurs pour visiter les environs du Vernet. Souvent pour éviter la fatigue, on fait transporter à l'avance le déjeuner dans un site pittoresque et ombragé; pendant la saison de 1846, la fontaine de Los Esquerres était le lieu favori de nos réunions. Cette source, située dans la petite vallée de Castell, a l'avantage de glacer le café au lait qu'on y apporte dans des cruches. La plus délicieuse réside dans ces repas champêtres, et celui qui écrit ces lignes ne songe jamais sans une vive émotion aux heures agréables qu'il a passées au Vernet. La chaque jour amenait une distraction nouvelle; nous avons visité tour à tour les forges de Laborie et son arabe plénois; la grotte de Fulla, qui est extrêmement remarquable; l'abbaye de Saint-Michel du Cuxa, admirable monument roman, terminé en 984 et détruit en 1794, dont on retrouve des chapiteaux, des débris de colonnes, des bases, des fragments de corniche, d'entablements dans un grand nombre de jardins et de maisons particulières de Prades; l'église de Cornelia et celle de Villefranche, qui méritent d'être l'attention; Villefranche, petite place forte au-dessus de laquelle Louis XIV fit construire un château pour dominer les chemins de France et d'Espagne, ainsi que la gorge qui conduit au Canigou.

C'est sur la montagne opposée à celle sur laquelle s'élève le château que s'ouvre la Cava Bastera, vaste caverne qu'on n'atteint qu'après avoir monté un escalier de cent trente-deux marches. La porte est dans les fossés de la ville. On y trouve ce qu'on rencontre dans toutes les grottes; des stalactites et des stalagmites affectant des formes plus ou moins élégantes, plus ou moins bizarres; et comme partout l'immigration du peuple de leur donne les noms d'objets d'art; ici, il y en a entre autres que l'on compare à un orgue, et, avec un peu de bonne volonté, on peut y voir aussi l'organiste. Les mines de fer de Torrent, d'Escaro, de Fillois, les mines de cuivre de Canaveilles sont des buts de promenade d'un grand intérêt. Les ruines du monastère de Saint-Martin-du-Canigou sont visitées par tous les baigneurs; l'église est à trois nefs, séparées par des colonnes de granit et ornées d'une abside à l'extrémité de chœur. L'ascension au sommet du Canigou n'est pas moins intéressante; sa hauteur est de 2,852 mètres au-dessus du niveau de la mer; son aspect est majestueux, parce qu'il est placé en avant de la chaîne de Pyrénées et à 40 kilomètres de distance de la Méditerranée. Malgré sa grande élévation, son sommet est abordable; on est conduit par des guides très-habitués qui font éviter les moindres dangers.

Lorsqu'on est parvenu à ce grand observatoire, pourvu que le temps soit favorable, il est difficile de ne point éprouver de ces émotions fortes que ne manque guère d'exciter un tableau aussi imposant. Tandis que l'explorateur aperçoit à ses pieds de noirs sommets, de redoutables précipices et les éternels glaciers de la montagne, il voit se dérouler de tous côtés un immense horizon où figurent, dans un admirable panorama dont la Méditerranée forme le second plan, les plages du Lempordan, les champs de la Catalogne, une longue suite de monts pyrénéens, les vastes plaines du Roussillon, et dans le lointain, dans un rayon de plus de 400 kilomètres, les parties les plus découvertes de plusieurs départements méridionaux. Penchant l'épée, les Roussillonnais célèbrent tour à tour les fêtes de leurs villages et dansent avec toute l'exubérance méridionale; nous avons assisté aux fêtes d'Olette, de Villefranche, de Cornelia, du Vernet et à plusieurs autres; surtout la farandole se déroulait comme un long serpent, on faisait péror à la catalane, qui demande chez le danseur autant de grâce pour se montrer avec avantage dans le contrepas que de vigueur plus tard, car il faut qu'il signale domé il enlève sa danseuse avec autant de facilité que de décence. On ne peut rester spectateur impassible de ces jeux; l'enivrement de la danse gagne par degrés, et la tête étourdie par le tambour, les cris et surtout les sons aigus et perçants du fifre, on est bientôt au diapason général, et l'on oublie d'autant plus facilement les heures en dansant, que les Roussillonnais unissent au charme et à la coquetterie des Français-les petits pieds et les yeux brûlants et doux de leurs voisins d'Espagne. A. D.

### L'homme au pourpoint gris.

Voir page 167.

#### II.

##### LES GRISONS.

Un temps de Bussy, et jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, on appela grison, un lapin ordinaire, sans livrée, cablant, sans un costume gris, les couleurs de son maître, pour vaquer à un office mystérieux, — quelque lettre à remettre à une destinataire trop bien entourée, des coups de bâton à recevoir ou à distribuer à un insolent de bas étage.

Mais, au temps du capitaine Laroque, c'est-à-dire à la fin du seizième siècle, un grison était pis que cela : c'était un

valet recruté dans la classe dangereuse des soldats licenciés à la suite des longues guerres civiles, et formés au vol, à l'assassinat, à l'incendie, — de ces hommes dont le père Israël a écrit, au bas d'une des plus jolies gravures de Callot, son aï :

— Et tous d'un même accord commettent méchamment

Le vol, le rapt, le meurtre et le violément,

— drôles capables de tout hors du bien, rontiers dangereux quand ils étaient au service d'un maître qui employait leurs talents pour son compte, plus dangereux encore lorsque, pour leur compte personnel, ils exploiraient les grands chemins, dans leurs moments perdus.

Laverdure, prenant pour base la conférence qu'il venait d'avoir avec le jeune seigneur, tira à part ses acolytes, auxquels il abandonna M. du Plessis, se réservant le capitaine; et il entra dans le taillis par l'endroit où l'homme au pourpoint gris avait disparu.

Les autres grisons écotèrent la forêt, suivant aussi leur prose et attendant le moment de se jeter sur elle.

Le capitaine marchait rapidement et en silence. Il avait saisi le gant bordé de canetille d'argent, et le portait à ses lèvres avec un geste passionné.

« Encore une ! dit M. du Plessis, en remarquant ce geste, encore une, après tant d'autres, qui a subjugué le plus inflammable cœur du royaume.

— Ah ! vois-tu, cette jeune fille est bénie entre toutes. L'impression qu'elle a produite sur moi ne s'effacera pas. Du Plessis, ceci va le surprendre; je pense à me fixer !... »

— Comment l'entendez-vous ? interrompit gravement le vieillard. Songez que mademoiselle de Longueville, descendante des Dunois en ligne paternelle, des Bourbon et des Luxembourg en ligne maternelle, se trouvera peut-être de trop bonne maison pour être votre maîtresse.

— Aussi n'est-ce point la main gauche que je veux lui offrir.

— Vous arrivez trop tard.

— Et comment cela ? demanda le capitaine, du ton d'un homme qui ne croit pas aux obstacles.

— Mademoiselle de Longueville à un prétendu, le fils du maréchal de Matignon, un jeune seigneur très-bien fait, que j'ai cru reconnaître dans le cortège du gouverneur de Normandie. Ce doit être celui qui avait une cocarde et des rubans incarnat.

— Eh ! bien, croyez-vous, je le demande à mon tour, que je ne sois pas de maison à me présenter concurremment avec lui ?

M. du Plessis fit un mouvement d'épaules et se pinça les lèvres.

« Savez-vous au juste, demanda-t-il ironiquement, combien de belles dames ont de vos promesses de mariage dans leurs cassettes ?

— Il y aura une différence, répondit le capitaine : c'est qu'il l'effet précéderait la promesse. Tu peux le tenir pour certain, je ne serai pas longtemps veul maintenant. »

Cette réponse catégorique ferma la bouche à M. du Plessis, qui, avec un sourire chagrin, continua sa route en silence.

Cependant, le taillis devenant de plus en plus épais, il fallut changer de direction. Le vieillard précéda le capitaine. Tournant à droite et pressant le pas, il se dirigea du côté de la grande route.

En ce moment, un merle siffla à quelque distance derrière nos voyageurs, un sifflement semblable se fit entendre, partant du point vers lequel ils se dirigeaient. Ils n'y prirent point garde. Les taillis de Maulevrier ne manquaient pas, grâce à Dieu, d'oiseaux chanteurs, non plus que de cerfs, de biches et d'animaux de toute sorte.

Les détonations, les indéfinies du terrain avaient fait depuis quelques moments au capitaine perdre de vue son compagnon. Tout à coup il lui sembla que le son de la voix de M. du Plessis arrivait à son oreille, mêlé à des voix étrangères. Il s'arrêta pour écouter; mais le bruit ayant cessé, il se remit en marche, et en quelques minutes, il eut atteint la lisière de la forêt.

Il jeta les yeux autour de lui, cherchant M. du Plessis; il ne vit personne. Prêtant de nouveau l'oreille et retenant son souffle, il n'entendit que l'imperceptible murmure du feuillage lutté par une faible brise.

Mille pensées, mille craintes, mille sinistres et même surprenantes images se présentèrent à l'esprit inquiet du capitaine. Il retourna précipitamment sur ses pas, appela à plusieurs reprises, s'arrêtant, marchant et s'arrêtant encore, pour tâcher de saisir la moindre rumeur. En chasseur exercé, il suivit la trace de son compagnon jus-qu'à la lisière du bois; mais là s'arrêtaient les conjectures. Une roche plate, presque au niveau du sol, bordait la grande route, et, rebelle à l'empreinte du pied, coupait court à toute recherche ultérieure.

Le capitaine renouvela ses appels, mettant dans sa bouche ses doigts disposés d'une certaine façon, fit entendre ces sifflements aigus et prolongés qui, dans les vieux contes de nourrices, sont la musique obligée de toutes les histoires de voleurs; ce fut en vain. Les appels et les sifflements allèrent s'éteindre dans de grands lointains, en évitant d'improbables échos.

Après avoir en vain battu le buisson, l'homme au pourpoint gris reprit lentement le chemin de Caen, toujours suivi à pas de loup par Laverdure, et plein d'inquiétudes sur le sort de son compagnon.

L'agitation politique régnant en Bretagne s'était communiquée aux provinces voisines. Des routiers, des bandits profitant du désordre, couraient le pays, qui se trouvait livré à leur discrétion. Les seigneurs se tenaient sur le pied de guerre dans leurs châteaux, on se réfugiait dans les villes. Il y avait en présence deux camps ennemis, les catholiques et les huguenots. Le roi Henri IV s'était converti; mais l'édit de Nantes n'était pas venu sceller la réconciliation entre les deux églises.

La Ligue était encore dans toute sa vigueur en Breta-

gne, où le duc de Mercœur, soutenu par l'or et par les troupes de Philippe II, régnait, à peu de chose près, en souverain indépendant. Aussi ne pouvions-nous faire autrement que de taxer d'imprudence la conduite aventureuse du capitaine Laroque et de M. du Plessis, imprudence dont ce dernier recueillait déjà, selon toute apparence, les fruits amers.

Bienfût la ville de Caen montra aux yeux du capitaine ses mille édifices splendides et les minarets de ses églises gothiques. Il entra dans les murs. Pour n'être pas reconnu, il enfouça son chapeau sur ses yeux, et, laissant à gauche la cathédrale géante que Guillaume bâtit de cette puissante main qui subjuguait l'Angleterre, il s'arrêta devant un de ces élégants hôtels que la renaissance a légués, si nombreux, à la capitale de la Basse-Normandie.

Un piquet de soldats, auxquels il jeta le mot de quelle en entrant, stationnait sous le portail, au sommet duquel on voyait sculpté l'écusson parlant des Pellevé : — une tête humaine à la barbe et aux cheveux hérissés (poils levés).

Laverdure, qui était entré dans la ville sur les pas du capitaine, se mit à rôder obliquement autour du portail comme un renard lâchant le poulailler. Un factieux qui se promenait de long en large lui barrait bien l'entrée; mais, après l'avoir regardé de côté pendant quelque temps, Laverdure parut trouver des rapports de sympathie entre lui-même et ce grand garçon faisant sentinelle, armé d'une carabine à mèche et d'une interminable rapière qui lui battait les mollets avec un bruit de vieille ferraille.

Il s'avança, tâchant de donner à sa physionomie ce sourire cauteleux qui est particulier aux marchands de bestiaux, partout, et particulièrement en Basse-Normandie. Il avait pris une précaution encore plus importante : il tenait à la main un écu de trois livres.

« Camarade, dit-il au factieux en lui glissant cette pièce de monnaie, vous êtes carabinier; moi aussi, j'ai été carabinier dans la compagnie de M. Fervacques. J'ai une chose usagieuse à vous demander; quel est le nom du gentilhomme qui vient d'entrer tout à l'heure ?

— Le nom de ce gentilhomme ? — répondit avec un accent des plus entraînés le carabinier en activité de service, tandis que ses doigts crochus se serrèrent autour de la pièce d'argent, — le nom de ce gentilhomme ? Je ne sais pas.

— Mais pourquoi me le dire ?

— Melchior, nous avons bien là, dans le corps de garde, M. de Rufflet, le lieutenant, qui doit le savoir. Mais je ne l'engage point à ty froter.

— Rends au moins l'argent ! » répondit Laverdure avec indignation.

Un vigoureux coup de crosse lui apprit qu'il devait renoncer à tout espoir de restitution. Il s'entendit ordonner de prendre le large et prédire qu'il serait pendu avant la fin de l'année.

Ce qui ôte son mérite à cette prophétie, c'est qu'ailleurs on l'adressait presque toujours à coup sûr aux Bas-Normands porteurs de certains visages.

Laverdure, se frottant l'épaule, choisit pour poste d'observation un cabaret qui faisait face à l'hôtel Pellevé. Il entendit toute la nuit des troupes d'hommes armés, des patrouilles, des pelotons de cavalerie entrer dans cet hôtel et en sortir. Le bruit et le mouvement, bannis de tout le reste de la cité, semblaient s'être donné rendez-vous dans cette forêt démente. On criait bien parfois dans les rues désertes : *A l'aide ! on m'assassine !* Des garnements de la campagne, entrant en ville, allaient bien s'assurer de l'état des coffres-forts, dans les maisons notées par eux en plein jour; on entendait bien le choc des troupes de coquins et des troupes du guet, des cliquets d'épées, des détonations d'armes à feu, des cris qui prenaient la luitte en tous sens nous-mêmes aux cris de : *Tue ! tue !* Mais c'était le calme relatif de ces temps de trouille, et un instant après tout rentrait dans un repos silencieux.

Le lendemain matin, au petit jour, Laverdure venait à peine de se mettre au guet, lorsqu'il s'élança à toutes jambes dans la rue.

Il avait aperçu, sous le porche de l'hôtel de Pellevé, l'homme au pourpoint gris. L'homme au pourpoint gris, rejetant son manteau sur son épaule gauche, et rabattant son chapeau sur ses yeux, parut réfléchir un instant et se mit en route.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour remplir la mission au bout de laquelle étaient les 30 pistoles promises. Laverdure marcha hardiment au-devant du mystérieux inconnu et s'approcha de lui chapeau bas.

Le capitaine, visiblement mécontent de cette interruption, s'arrêta brusquement et considéra des pieds à la tête le grison du duc de Longueville.

« Mon ami, lui dit-il, ton visage et toute la personne sentent la corde d'une lieue. Que me veux-tu ? Parle et sois bref. »

Le ton de l'étranger et cette sinistre prophétie, qui pour la deuxième fois dans moins de vingt-quatre heures lui annonçait la potence, déconcertèrent Laverdure. Il ne savait comment entrer en matière. Ne pouvant connaître le nom du capitaine, il voulait au moins l'amener à l'endroit où devait l'attendre Charles de Matignon.

Mais sa vision n'était pas encore préparée. Il avait chand aux oreilles, — le drôle, — et regardait déjà l'espace pour se lancer à corps perdu dans une fuite accélérée.

Une idée sembla tout à coup traverser sa subtile cervelle. S'approchant du capitaine, il lui dit à voix basse :

« Je viens de la part de haute et puissante dame, madame Léonor... »

Le capitaine fit un mouvement, et saisissant le bras du grison, il lui dit en le regardant en face :

« Qui l'envoie ? Parle ! »

— C'est, répondit le grison en balbutiant ce mensonge, qui pouvait à lui seul le mener à la potence, c'est... vous savez bien, la dame que vous avez rencontrée dans la forêt de Maulevrier...

— Et... que l'a-t-elle dit ?

— Quelle vous attend dans la même forêt, au Carrefour des Etroits, aujourd'hui, à l'heure de l'Angelus. Elle y sera seule.

— Silence ! interrompit le capitaine qui sembla isoler un instant et se plongea dans de profondes réflexions. On eût dit qu'un combat s'engageait au dedans de lui-même. Sa figure immobile exprimait tantôt le bonheur et la passion, tantôt une profonde tristesse. Après quelques moments de silence, il releva la tête. Ses traits étaient beaux et nobles, sa figure rayonnait d'une joie anstre.

— Dis-lui que j'y serai, » répondit-il à Lavardure en lui jetant une bourse bien garnie, que le grison attrapa en l'air avec l'agilité du plus adroit prestidigitateur.

Satisfait du résultat de sa mission au delà de ce qu'il avait osé espérer, Lavardure salua le capitaine jusqu'à terre. En s'éloignant pour aller connoître à l'auberge une partie de l'abondant pourboire qui venait de lui être accordé, il heurta un homme d'un certain âge qu'à sa moustache grise, à sa contenance roide, on pouvait reconnaître pour un ancien soldat.

« Vous êtes bien heureux, dit-il au grison d'un air d'intelligence et en désignant le capitaine qui s'éloignait ; vous êtes bien heureux de lui parler, à lui ; car, je ne me trompe pas, c'est bien l'homme de Fontaine-Française, d'Ivry et de la journée des farines ; quand on a vu de ces figures-là, on ne les oublie jamais.

— Ah ! dit Lavardure d'un air d'intelligence feinte, vous le reconnaissez donc ?

— Si je le reconnais ! répondit le vieux soldat ; je me suis trouvé au feu bien des fois à côté de lui. Je le reconnais aussi bien que je reconnais M. le comtable, M. de la Tremoille ou M. de Crillon ; et, vrai comme le soleil nous éclaire, c'est... » Il jeta dans l'orbite du grison un nom que celui-ci fit seul à entendre, puis s'éloigna.

Peindre l'attitude de Lavardure après cette confidence, est chose difficile. Il resta immobile d'abord, et les yeux fixés en terre ; sa figure était blême, ses lèvres tremblaient ; il semblait que le fantôme de la potence se dressât devant lui plus menaçant que jamais. Après avoir couru quelques bordées, en chancelant comme un homme ivre, il s'élança sur les traces du capitaine, qui, se dirigeant vers la forêt de Maulveriv, allait évidemment droit à l'embuscade où l'attendait Charles de Matignon.

Le grison savait le nom de l'inconnu, et ce nom semblait lui donner des ailes.

### III.

#### LA SALLE DES ANCRÈTES.

On devine que M. du Plessis était tombé entre les mains des grisons. Une chose cependant a besoin d'être expliquée, c'est le silence dont lui suivit cette capture, silence qui empêcha les recherches du capitaine d'avoir aucun succès.

En arrivant à la lièze de la forêt, le vieillard trouva en face de lui les quatre grisons, montrant les dents comme des chiens terriers qui arrivent, la gueule enfurée, pour lapper un blaireau au sortir de son trou.

Il y eut d'abord un faible débat. M. du Plessis cherchait à imposer à ces méprisables, mais comme les mots de vertu, de respect de la vieillesse les eussent fait rire ! La crainte même de la potence ne pouvait rien sur eux quand ils étaient en besogne. Il fit quelques pas en arrière, et allait dégaîner son épée. Son attitude fière, son air de résolution, pouvait faire croire qu'il y aurait du sang répandu, et qu'en ses grisons, au moins, allait mordre la poussière. Mais l'épée ne fut tirée à demi du fourreau, et une pensée nouvelle, impérieuse et souveraine, sembla avoir changé l'esprit du vieillard. Sa main abandonna la lambeuge qu'elle allait mettre au vent, et, baissant la tête, croisant les bras, M. du Plessis permit qu'on le saisit au collet, et qu'on l'emmenât dans le talis, à quelque distance de tout chemin tracé.

Puis il se hassa fouiller et dévaliser, sans autre résistance que l'inertie.

Il semblait aussi peu désireux que les volours eux-mêmes d'attrier le capitaine Laroque. Autant qu'eux, il cherchait à ce que nul bruit, nul mouvement n'éveillât l'attention de son compagnon de voyage.

Quand le capitaine passa à quelques pas du buisson qui le caçait, et s'arrêta, dans ce lieu même, appelant avec un accent plein d'inquiétude, M. du Plessis devint immobile, et retint son haleine. Il semble que c'était le contraire qu'il eût fallu faire.

Les grisons purent croire qu'il rassemblait ses forces pour jeter un appel désespéré, et ils palèrent en pensant que le capitaine Laroque, homme d'apparence vigoureuse, d'air résolu, bien capable de tenir tête à deux coquins de leur bande, allait leur tomber sur les bras ; mais aucun son n'échappa de la poitrine du prisonnier, le cri tribulaire y resta.

Qu'était-ce donc que ce capitaine, pour inspirer tant de dévouement ? Quand la voix du capitaine s'éleva par degrés et se perdit dans l'éloignement, M. du Plessis respira. Il donna aux grisons tout ce qu'il avait sur lui, et ceux-ci, en récompense de cette bonne volonté, le laissèrent aller sans aucun mauvais traitement. Les drôles seulement voulaient lui adresser des compliments ironiques et des souhaits de bon voyage, et ils commencent un parade de respects dérisoires que M. du Plessis fit cesser d'un regard dédaigneux et sévère.

Il faut nous de dire, dans l'intérêt de la morale publique, qu'ils ne portèrent pas cet exploit en paradis. Avant persévéré dans leur métier dangereux, ils furent happés par un maréchalussé et ent-pendus. C'était un pré-situation: les trois gaillards étaient de Basse-Normandie. — La potence, en s'en allant, a bien influé sur la physionomie de ce pays et modifié les destinées de ses habitants !

Domfront, la ville classique du gibet, dont un autre larron avait dit :

« Domfront, ville de malheur,  
« Arrive à midi, prends à une heure !  
« Pas seulement le temps de dîner ! »

vit danser au bout d'une corde, sur la place de son maréchal, les corps de nos trois coquins.

Ce supplice, — pas plus que la moderne guillotine, — n'a empêché d'autres coquins de pousser dru comme la mauvaise herbe dans cet heureux pays !

Retnu à la liberté, M. du Plessis ne prit pas le chemin de la ville de Caen. Il lui tourna le dos, et se dirigea vers le château du Colombier, résidence de M. le duc de Longueville, gouverneur de Normandie.

Arrivé au prochain bouit, il lit partir un exprès, porteur de nouvelles qui devaient rassurer l'inconnu, que nous continuerons de désigner sous le pseudonyme du capitaine Laroque.

Nous verrons bientôt quel projet avait come l'âme vertueuse de M. du Plessis. Il faut, pour le moment, que nous fassions conaissance avec une lamille, d'unste déjà, et qu'un événement prochain allait rendre grande et puissante entre toutes.

C'est nous transportant au château de Thorigny, vaste édifice d'architecture toscane, situé à quelques lieues aux environs de la ville de Saint-Lô, et qui venait d'être récemment construit.

La grande salle s'étend sur toute la longueur de la façade du château ; elle est si vaste, qu'on aperçoit à peine les personnes qui s'y trouvent réunies. Les plafonds s'élevant à une grande hauteur, et de longues fenêtres, dont les vitres ont losanges sont encadrés par des baguettes métalliques, laissent pénétrer une lumière plus abondante que pure. Le parquet est souillé de piâtras ; des échelles sont dressées, et de nombreux ouvriers préparent les murailles à recevoir des peintures.

Dans une des embrasures, et près de la fenêtre, vers laquelle il se penche de temps à autre, est assis un personnage d'un âge mur. Sa figure est large et fortement accentuée ; sa moustache et sa barbe grise sont taillées militairement. C'est Jacques Goyon II, sire de Matignon et de la Roche-Goyon, comte de Thorigny, baron de Saint-Lô, etc., maréchal de France. Jacques Goyon jouit de toutes les gloires et de toutes les félicités. Soutien du catholicisme, vainqueur de Montgomery, et enrichi par son roi des dépouilles de ce redoutable chef de parti, il est regardé comme le plus humble homme et le plus riche seigneur du royaume. A côté de lui, est assis un homme d'une soixantaine d'années, à la figure grave et douce, et un troisième personnage, debout devant eux, leur montre des esquisses de tableaux.

L'évêque français n'existait pas encore, bien qu'il eût déjà fourni Jean Cousin et Clouet. Claude Vignon ne mérite guère d'être cité à côté de Le Sueur, des Poussin et des Le Brun ; mais, à la fin du seizième siècle, il avait assez de réputation pour que le maréchal de Matignon lui confiât une tâche semblable à celle dont Marie de Médicis allait bientôt charger Rubens au Luxembourg.

« Voici la plus belle salle du château, maître Claude, dit le maréchal ; je la consacre au culte des ancêtres ; vous allez y écrire l'histoire des Matignon. Je veux que mes descendants y pénètrent avec respect et viennent y apprendre à ne pas dégénérer. »

Maître Claude s'inclina, et étala ses cartons, dont M. du Bois Geyroy, — c'était le nom du vieillard assis auprès du maréchal, — commença l'explication.

« Voici d'abord, dit-il, messire Jehan Goyon, chevalier, qui part pour la Terre-Sainte, avec toutes ses vaisaux, à la suite d'Alain Fergent, duc de Bretagne, son seigneur, l'an 1400. »

C'était quelque chose de très-curieux que les cartons de maître Claude ; on en peut juger par les tableaux qu'ila illustrés au château de Thorigny. Dans ces scènes d'armes, messire Jehan Goyon, entouré de ses hommes d'armes, est représenté embrassant sa mère et ses sœurs, qui portent des robes de satin blanc à longue queue, avec coiffages à la Médicis. Sur le premier plan, on remarque des hommes à figure farouche, drapés dans des peaux de tigre ; ce sont les domestiques de messire Jehan. Ils font des gestes frénétiques, et s'arrachent les cheveux, — moyen ingénieux employé par le peintre pour exprimer que messire Jehan était un bon maître.

Alain Fergent, coiffé d'un turban couronné à l'antique, est déjà dans la chaloupe ; un esclave noir soutient au-dessus de sa tête un énorme parasol, — ce qui achève de faire ressembler le prince croisé à un de ces Sarrasins qu'il allait combattre.

Le maréchal paraissait goûter extrêmement les bizarres imaginations de maître Claude. Le moyen âge ne fut jamais plus complètement ignoré que des hommes de la renaissance. Quoique fort instruit, on pouvait, à cette époque, croire qu'en l'an 1400 les princes s'habillaient à l'orientale, et que les serviteurs avaient des peaux de tigre pour livrée.

« Ah ! voilà un sujet qui me plaît, dit Jacques Goyon, en arrêtant au passage un des cartons de maître Claude. Quel est donc ce chevalier, installé sur un tas de cadavres, et transportant tous les ennemis qui tentent de l'approcher ? »

— C'est messire Guillaume Goyon, et voilà la bataille de Cocherel, répondit M. du Bois Geyroy. Celui qui vous voyez à côté de votre père, et qui, monté sur un cheval blanc, charge les Flamands avec l'urne, c'est messire Bertrand du Guesclin, comtable de France.

— Lequel était cousin germain de messire Guillaume, fit observer le maréchal. Ne pourriez-vous, maître Claude, mentionner cette parenté si honorable pour nous ?

Maître Claude obéit. Le maréchal obtint que tous les personnages seraient éti-quetés de même, et ce succès l'enhardit au point de proposer une application complète de son système d'éti-quetage.

« Vos personnages, qui ouvrent la bouche sans parler inopportunistement, dit-il en s'adressant à maître Claude. Ne pourriez-vous écrire leurs paroles de manière à ce qu'elles

semblent sortir de leurs lèvres ? Cela est aussi nécessaire que la devise à un écusson. »

M. du Bois Geyroy combattit cette assimilation, démontra les différences qui existent entre la peinture et les armiries et conclut en déclarant la demande inadmissible. Le maréchal dit la retirer et se contenter, pour cette fois, d'une victoire incomplète.

Il faut ajouter que, possant au plus haut degré sa vénération pour la gloire des ancêtres, l'illustre gentilhomme était modeste à l'endroit de la sienne. Il trouva que M. du Bois Geyroy, chargé de l'intendance des travaux, avait donné trop d'importance à des sujets tels que celui-ci : *M. de Matignon partant pour aller réduire Domfront, où s'est enfermé le comte de Montgomery ; ou celui-ci : M. de Matignon reçoit le contrat de mariage ; ou celui-ci encore : M. le maréchal de Matignon est décoré de l'ordre du Saint-Esprit.*

Un sentiment d'amié le porta à offrir au peintre de placer l'image de M. du Bois Geyroy parmi ces figures recommandées au souvenir des descendants. Le vieillard résista, mais ce fut apparemment sans succès ; car on voit encore aujourd'hui son portrait — dans un coin du dernier tableau, à droite de la galerie.

Maître Claude Vignon avait terminé l'exhibition de ses cartons ; mais il en manquait un, un seul.

C'est que ce tableau devait retracer un événement encore attendu, mais prochain selon toute apparence. Le chef de la maison espérait terminer cette histoire pittoresque de sa famille avec un vaudeville : par un mariage. Il espérait que l'écusson d'Orléans-Longueville — rien que cela ! — allait se joindre aux écussons d'alliances qui déroulaient leurs émaux brillants autour de la galerie.

Le peintre taillait ses plus fins crayons et préparait les fleurs de son imagination pour une scène pleine de lumière et de joie ; le maréchal et M. du Bois Geyroy, jetant ensemble des regards de complaisance à la toile immaculée, — la toile de l'avenir, — y dessinaient de concert une belle noce, un festin splendide, des époux jeunes et souriants, de gais convives, tout ce que leur montrait l'espérance, cette muse si belle et souvent si menteuse !

Un laquais entra dans la galerie et présenta au maréchal une lettre posée sur un plat en vermeil. A peine le vieux seigneur l'eut-il parcourue des yeux qu'il laissa échapper un cri étouffé. Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Malheureux, désespéré, ne pouvant supporter l'idée d'avoir perdu ma place dans le cœur de celle que j'aime, j'ai voulu me mesurer avec l'homme que je crois l'autorité de tous mes maux. C'est un inconnu, brave et exercé au maniement des armes. Aussi, monsieur, si, à sept heures je ne suis pas de retour en votre château... préparez-vous à un coup qui pourra vous être sensible. Pardonnez-moi, monsieur, et croyez que ma plus grande douleur sera de vous laisser quelque chagrin.

« Étant, avec une très-respectueuse tendresse,  
« Monsieur, etc. »

Cette lettre, dont nous avons religieusement conservé la forme sacramentelle, était de Charles de Matignon et adressée à son père. L'œil du maréchal se dirigea rapidement vers le cadran d'une horloge dont le pendule laissait entendre ses balancements réguliers.

Le cadran marquait huit heures.

« Que m'importe tout cela, s'écria M. de Matignon, en jetant un coup d'œil à la galerie des ancêtres, si j'ai perdu mon lit ! »

Il se leva et sortit précipitamment.

Deux heures après, il arrivait au château du Colombier et demandait à voir sans retard M. le duc de Longueville.

M. du Bois Geyroy, resté dans la galerie, regarda avec une profonde expression de douleur l'écusson des Matignon : *Un lion levé et couronné de gueules en champ d'argent, et cette devise qui semblait rare à la douleur générale : L'esseu à Matignon !*

En effet, à cette heure le combat devait avoir lieu, et l'issue en avait été fatale, selon toute apparence, à l'héritier de la famille, — puisqu'il ne reparaitait pas.

E. DU MOLAY BACON.

La suite à un prochain numéro.

### Pacification de Taïti.

Le gouvernement a reçu de M. le contre-amiral Bruat, gouverneur de Taïti, un rapport adressé à M. le ministre de la marine et des colonies, sous la date du 1<sup>er</sup> janvier dernier, qui annonce la soumission complète des insurgés et l'entière pacification de l'île. Ces résultats ont été obtenus à la suite de la prise du fort de Fautaha, qui passait pour inexpugnable, et qui a été enlevé le 17 décembre, par nos troupes et nos Indiens auxiliaires. Nous extrayons d'un rapport de M. Bonnard, capitaine de corvette, adressé à M. Bruat le 21 décembre, un passage intéressant sur ce fait d'armes.

Le fort de Fautaha est situé sur le pignon d'une montagne très-escarpée. Par le côté qui fait face à la vallée de Fautaha, que nous occupons, il n'y a d'autre moyen de monter que par des trous pratiqués dans le roc vif, dans lesquels on peut à peine poser le pied. Au dessous, un précipice de plus de deux cents mètres ; au-dessus, une muraille droite, élevée aussi de deux ou trois cents mètres. Ce sentier, si je puis lui appliquer ce mot, est pris en flanc et cûte, pendant toute sa longueur, et est de deux ou trois cents pas, par une redoute crénelée qui se trouve occupée par l'ennemi. Le sommet de la muraille de roche au-dessus du sentier était aussi occupé par l'ennemi et des masses de pierres et de rochers. C'est là que devait monter la colonne pour prendre l'ennemi à revers, pendant qu'on simulait une attaque par l'autre côté. Aussitôt les bivouacs établis, je fis demander des hommes de

bonne volonté par compagnie. Je ne leur dissimulai point le danger et les privations qui devaient les attendre pour monter d'abord et occuper ensuite ce pylon, pendant que je disposerais tout pour leur porter des renforts. Aucun de ceux



Femmes de Taïti.

qui se sont présentés n'a senti son courage mollir ; au contraire, j'ai été obligé de refuser beaucoup de volontaires pour cette dangereuse expédition, commandée par le deuxième maître Bernard.

« Ces hommes sont allés immédiatement rejoindre l'Indien Tarurū, qui avait 25 hommes, et qui, avec le charpentier civil Theuriot, qui m'a demandé de partager le danger des soldats, formaient un total de 62 hommes. Ces braves ont tout laissé au pied de la montagne, sacs et habits. Ils sont montés tout nus, n'ayant que des cartouches et leurs fusils. Après des peines inouïes, ils sont parvenus, à onze heures du matin, à se hisser au haut de la montagne. Ce premier obstacle surmonté, nous avions chance de succès, mais il pouvait être chèrement acheté.

« Pendant que ces hommes gravissaient, le commandant Masset, avec la 51<sup>e</sup> et les voltigeurs, s'avancait avec précaution contre le fort, feignant une attaque sérieuse. Toute l'attention des Indiens était portée de son côté, et des avalanches de pierres ne cessaient de crouler du haut de la montagne aussitôt qu'il s'en approchait.

« La 5<sup>e</sup> compagnie de l'*Uranie*, prenant le chemin des volontaires, s'occupa immédiatement de rendre praticable la route aérienne pour la compagnie de voltigeurs qui devait, avec la compagnie de l'*Uranie*, prendre l'ennemi à revers. Presque toute la journée fut employée à cette opération. Seulement, l'après-midi, craignant de voir nos volontaires compromis, j'expédiai M. Bruc (qui jusqu'à cette heure avait travaillé, avec le zèle et l'intelligence que vous lui connaissez, à tout préparer), avec une section de l'*Uranie* en renfort, gardant l'autre section pour finir le travail commencé.

« Des cordes et des échelles en cordes amarrées aux plantes sortant des fissures des roches, tel était le chemin que devait suivre toute la colonne. Le pic a à peu près six cents mètres d'élévation, et cent cinquante mètres devaient être faits en se hissant à force de bras, n'ayant pour appuyer les pieds que les roches nues ou quelques touffes de joncs.

« Nos volontaires, après avoir fait un repos indispensable, se sont avancés sur les hauteurs qui dominent l'ennemi, alors entièrement occupés par le commandant Masset. À cheval sur des crêtes de montagnes comme sur un toit, un précipice des deux bords et le fusil en bandolière pendant une partie du trajet, ils ont enlevé la position avec ardeur, malgré leur horrible fatigue. En un clin d'œil le pavillon tahitien est renversé, et, chose admirable, ils se contentaient de coucher en joue l'ennemi déconcerté, en lui disant de mettre bas les armes, qu'il aurait la vie sauve.

« Cette attaque imprévue a entièrement découragé l'ennemi ; pas un n'a osé tirer : tout ce qui ne s'est pas rendu a pris la fuite. »

Aussitôt après l'occupation du fort, nos avant-postes se sont portés à deux lieues vers l'intérieur, sur un sommet appelé le Diadème, d'où l'on découvre le camp et la vallée de Punaroo, avec laquelle se relie celle de Fautahua. Malgré d'énormes difficultés de terrain et malgré la saison des pluies, immédiatement furent concentrés dans les montagnes les troupes et les vivres nécessaires pour descendre dans la vallée de Punaroo. Alors le contre-amiral envoya le principal chef de Fautahua, fait prisonnier, pour inviter les insurgés, à se rendre et à remettre leurs armes. Après des réponses évasives, les insurgés, saisis dans une gorge dont les deux extrémités se trouvaient fermées, ont mis bas les armes et ont fait leur soumission au gouvernement du protectorat.

Les armes et les munitions ayant été livrées, le contre-amiral Bruat annonça qu'il se rendrait, le 22 décembre, à Punaavia pour tenir une assemblée où les soumissions seraient reçues.



Habitants de Taïti.

À dix heures et demie du matin, le *Phaëton* mouilla devant Punaavia. Il avait à bord le contre-amiral gouverneur, son état-major, le régiment Paraita, les principaux chefs indiens fidèles au protectorat. À onze heures, tout le monde



Taïti. — Vallée de Fautahua.

était à terre ; le cortège se forma immédiatement et se rendit dans le temple, où se trouvaient déjà les chefs de l'insurrection et la plus grande partie de la population de Punaroo, nouvellement soumise.

Après la prière d'usage, l'orateur d'Utaia, Taïora, se leva

et dit : « Louis-Philippe, Bruat régente, et vous tous, officiers et chefs qui vivez sous le gouvernement du protectorat ! nous voici, nous les chefs, les Illiraitiras, jeunes et vieux, forts et faibles, femmes et enfants, nous voici tous en votre présence ! Nous entrons tous aujourd'hui dans le gouver-

nement du protectorat, dont nous ne nous séparerons jamais. Nous voici tous entre vos mains ; vous pouvez nous détruire ou nous sauver ; mais écoutez notre prière : Donnez-nous la paix et recevez-nous dans le gouvernement du protectorat. »

Araru, orateur du gouvernement à Moorea, répondit au nom du gouverneur, commissaire du roi et du régent :

« Que le Seigneur répande sur vous tous sa bénédiction !



Iles Taïti. — Soldat français.

« Salut à vous, chefs et peuple des deux districts du Te-Oropaa dans le Nuu, chefs et peuple de Te-Fana-Ahurai dans le Nuu, chefs et peuple de Moorea dans le Nuu, chefs et peuple du Teva dans le Nuu ! Voici les paroles de S. M. Louis-Philippe, du gouverneur Bruat, du régent et de tous les chefs dans le gouvernement du protectorat : « Nous sommes très - satisfaits que vous désiriez la paix et que vous vous rmettiez entièrement entre les mains du gouverneur pour n'en plus sortir. Voici la paix, prenez-la ! Voici l'Evangile et les missionnaires, recevez-les ! Voici les lois de cette terre, observez-les ! Voici encore les pirogues, les filets de pêche, les plantations et les fruits ; prenez tous ces biens, allez sur vos terres, refaites vos maisons, vos entourages, et observez les lois ! »

Pendant ce discours, l'orateur d'Utalas est levé, et tenant une pièce d'étoffe étendue vers l'orateur du protectorat, il semble recevoir tous les biens dont l'énumération a été faite. Puis il replie avec soin l'étoffe, comme si elle contenait quel-

que chose de précieux. Et reprenant la parole avec émotion : « Louis-Philippe, Bruat régent, vous tous, gens d'autorité dans le protectorat, grandes sont notre satisfaction et notre gratitude : cette paix que je tiens là dans une étoffe, nous ne la laisserons point échapper, nous ne nous séparerons jamais d'elle. Nous recevons avec reconnaissance l'Evangile, les missionnaires et les lois. Nous irons en paix sur nos terres, nous referons nos maisons de dix brasses, nous tresserons nos filets, et nous observerons les lois ! » Se tournant vers le peuple du camp de Punaroo : « Punua te rai tua, chefs et peuple des huit districts de Moorea dans le Nuu, voici votre portion de la paix qu'on vient de nous accorder en ce jour ; voici l'Evangile, les missionnaires et les lois. Allez sur vos terres, cultivez-les, faites vos maisons, tressez vos filets et conservez les lois ! Te arii vae atua, chefs et peuple du Te Fava ihurui dans le Nuu ! Te arii rerei Tooa rai chefs et peuple du Te ra iuta dans le Nuu ! Pohutea et Tetoola, chefs et peuple du Te ora paa dans le Nuu ! voici votre portion de la paix et des biens qu'elle amène ; prenez et allez en jonir à l'ombre des lois et du protectorat. »

Araru reprend la parole au nom du gouverneur et du régent : « Chefs et peuple de Teoropa, du Te ra iuta, de Te Fava Ahurai et de Moorea dans le Nuu, voici le bien que je vous apporte : le gouverneur et le régent vous pardonnent toutes vos fautes passées au nom de Sa Majesté Louis-Philippe. Ils considéreront votre conduite dans l'avenir, et ils espèrent que Taïti ne formera plus qu'un parti comme il ne forme qu'un peuple. Que la paix et la tranquillité couvrent ces îles ! »

Maro, chef du Nuu, s'avance au milieu de l'assemblée, et dit : « La joie est en moi depuis le sommet de mon crâne jusqu'à la plante de mes pieds ! Avant ce jour, tourmenté par le souvenir de mes crimes, je ne pouvais fermer mes yeux ; je voulais fuir dans les montagnes pour y vivre seul, ou partir secrètement sur un navire, en abandonnant cette terre où je suis né ; et maintenant vous me dites que vous oubliez le passé et que vous n'examinez que l'avenir. Cette parole nous remplit de reconnaissance et de joie. Nous vous donnons l'assurance que vous n'aurez jamais à vous plaindre de notre conduite à venir. Aujourd'hui nous laissons partie du protectorat, et nous ne l'abandonnerons jamais ! »

Se tournant vers le peuple nouvellement soumis : « Chefs et peuple du Nuu, n'est-ce point votre désir de vivre à jamais sous le protectorat ? Si l'on en est ainsi, lève la main en témoignage de votre irrévocable engagement. »

D'un mouvement unanime toute l'assemblée lève la main. Chaque district accepta ensuite, par l'organe de son orateur particulier, la paix et le pardon donnés au nom du roi.

Le 24 décembre s'est tenue, chez le régent Paraita, une assemblée du même genre, dans laquelle treize messagers de l'armée de Papenoo, qui depuis sa défaite du 10 mai 1846 avait continué à demeurer dans cette vallée, vinrent, au nom de tous les chefs sans exception, demander la paix et faire leur soumission au gouvernement du protectorat. La soumission fut reçue et la paix accordée.

Enfin, le 1<sup>er</sup> janvier, les chefs sont venus eux-mêmes à Papete, suivis de deux ou trois cents indigènes, effectuer une première remise d'armes et de munitions, s'en-

sentement de tous les chefs et du peuple, le principe du désarmement.

« Les principaux chefs qui ont fait aujourd'hui leur sou-



Iles Taïti. — Marin français.

mission sont : Farchan, Fanahne, Pisomai, Taviri et Nutere ; la grande cheffesse Be-aru-tua était représentée par son mari, et doit veur elle-même à l'assemblée du 7 janvier, fête com-



Iles Taïti. — Baie d'Eymeo, résidence de la reine Pomaré, à l'époque de la prise de possession.

gagant à livrer tout le surplus avant le 7 du même mois. « Ainsi, ajoute M. le contre-amiral Bruat en terminant son rapport, se trouve établi en droit et en fait, et du con-

quelque tenais de la confiance du gouvernement, que les îles Taïti et Moorea sont complètement pacifiées, et que je ne prévois pas de nouveaux troubles pour l'avenir. »

mission sont : Farchan, Fanahne, Pisomai, Taviri et Nutere ; la grande cheffesse Be-aru-tua était représentée par son mari, et doit veur elle-même à l'assemblée du 7 janvier, fête commémorative du rétablissement du protectorat. Les quatre premiers sont ceux qui, en 1845, ont appelé le peuple à la révolte et ont toujours eu la plus grande part d'influence dans l'insurrection. Leurs soumissions faites publiquement, solennellement, et auxquelles les populations qu'ils commandent ont adhéré, sont les dernières que le gouvernement du protectorat aura à recevoir.

« Une circonstance m'a frappé, c'est que, dans toutes les assemblées qui ont eu lieu, un seul chef, Fanahne, a prononcé le nom de Pomaré et a été désavoué par tous les autres.

« Je m'estime fort heureux de pouvoir annoncer à Votre Excellence, avant de remettre à mon successeur la mission

Bulletin bibliographique.

Éléments de statistique, comprenant les principes généraux de cette science et un aperçu historique de ses progrès; par M. ALEXANDRE MOREAU DE JONNÉS, 4 vol. in-18. — Paris, 1847. Guillaumin, 5 fr. 50 c.

Les Éléments de statistique, auxquels M. Passy, dans son rapport à l'Académie des sciences morales et politiques, a n'a pas hésité à attribuer une valeur très-considérable, a attesté, pour nous servir des propres expressions de l'honorable académicien, « non-seulement des études profondes, mais, ce qui est plus rare, un esprit assez ferme et assez droit pour dominer ses propres connaissances, et n'en tirer qu'un parti conforme aux exigences de la plus saine critique. Il est bien, ajoutait M. Passy, un terminant l'éloge de M. Moreau de Jonnés, qu'un homme qui, plus que tout autre, a été aux prises avec les difficultés qui s'attachent aux recherches de la statistique, ait songé à mettre à la disposition de tous les fruits de sa longue expérience, et ait pris soin de tracer à ceux qui le suivront dans la carrière les routes à suivre pour arriver sûrement au but. »

Cet ouvrage se divise en dix chapitres. Dans le premier, M. Moreau de Jonnés définit la statistique, en fixe l'objet, en explique l'origine, en montre la diffusion; dans le second, il en établit la classification; dans le troisième, il en expose la méthode; dans le quatrième, il en détaille les opérations. Les chapitres V et VI sont consacrés aux moyens d'exécution et à l'organisation des statistiques officielles; les chapitres VII et VIII, à la certitude et aux erreurs des faits statistiques. Le chapitre IX a pour titre: Progrès contemporains de la statistique. Enfin, dans le chapitre X et dernier, le plus étendu de tout l'ouvrage, M. Moreau de Jonnés énonce les faits sociaux européens constatés par la statistique.

Pour donner une idée de l'intérêt et de l'utilité que peut offrir la lecture d'un pareil travail, nous ajouterons seulement à cette table des matières, deux tableaux empruntés au dernier chapitre.

ÉTAT ACTUEL DE LA NOBLESSE EN EUROPE.

Table with 4 columns: Country, Nobles, Habitants, and a sub-column for Nobles/Habitants ratio. Rows include Spain, Poland, Prussia, Austria, Portugal, Russia, etc.

La noblesse européenne tend toujours à diminuer. Les faits numériques suivants, pris à des sources authentiques, permettent de fixer les idées à cet égard.

Table with 4 columns: Country, Nobles, Habitants, and a sub-column for Nobles/Habitants ratio. Rows include Sweden, Saxony, Russia, etc.

Ainsi, la diminution du nombre de nobles, proportionnellement à la population, a été :

- En Suède, d'un sixième en 57 ans;
En Saxe, de moitié en 59 ans;
En Russie, d'un système en 67 ans;
En Allemagne, de moitié en 50 ans;
En Pologne, des trois cinquièmes en 69 ans;
En Espagne, de près de moitié en 54 ans;
A Venise, de dix-huit à dix-neuvièmes en 207 ans;
En Angleterre, de plus de moitié de 1086 à 1401, en 515 ans;
— De moitié à 1688, en 287 ans;
— Des deux sixièmes de 1688 à 1814, en 125 ans;
En France, d'environ moitié de 1700 à 1700, en 200 ans;
— De plus de moitié de 1700 à 1757, en 57 ans;
— D'un cinquième de 1757 à 1788, en 51 ans;
Au total, en Angleterre, de 1401 à 1811, de 47,500 nobles, en 410 ans;

En France, de 1500 à 1788, de 200,000 nobles, en 288 ans. Le corps de la noblesse, qui était, en Europe, il y a soixante ans, de cinq millions et demi de personnes, ou d'un sur trente habitants, n'est plus que de trois millions sept cent mille, ou un sur cinquante-sept habitants. Il a donc éprouvé une diminution absolue d'un tiers, et une diminution relative à la population de près de moitié.

Un clergé n'a pas moins diminué que la noblesse. D'après les calculs de M. Moreau de Jonnés, il s'élevait, en 1788, dans dix États de l'Europe catholique, à un million quatre cent cinquante-quatre mille cinq cents ecclésiastiques. Il n'en compte pas aujourd'hui, dans l'ensemble de ces mêmes pays, plus de cinq cent trente-sept mille sept cents. Il a donc éprouvé une perte de cent dix-sept sur cent cinquante ministres séculiers ou réguliers en l'espace de moins d'un demi-siècle.

Les Éléments de statistique se terminent par une Bibliographie statistique de l'Europe. Ce travail, qui pourrait être fort utile, est indigne du reste de ce livre. Les ouvrages sont classés sans ordre, sans méthode, sans aucune note ou analyse sommaire. La liste est en outre ridiculement incomplète. Nous prenons la Suisse pour exemple. M. Moreau de Jonnés cite à peine douze ouvrages, dont un, l'Histoire de la Nation suisse, de Zschokke, ne contient pas le plus petit fait statistique. Les autres sont, pour la plupart, de vieilles éditions qui n'offrent plus qu'un intérêt d'érudition. Sans parler du Dictionnaire géographique de Luz, sous le patronage de M. Moreau de Jonnés, qui recommande à ses lecteurs, dans sa prochaine édition, l'ouvrage de M. Meyer von Knonau, intitulé Erdkunde der Schweizerischen Eidgenossenschaft, publiée à Zurich en 1838, et surtout des Historisch-Geographisch-statistisches Geneede der Schweiz, qui se publient depuis plusieurs années à Saint-Gall, et dont il ne paraît pas soupçonner l'existence.

Agnes de Méranie et les drames de M. Hugo, étudiés et comparés par M. ALEXANDRE DUFAY. — Paris, Furne. Brochure de 84 pages.

Cette brochure est l'œuvre d'un jeune homme de sens et d'esprit; mais elle a le grand tort d'être trop passionnée: elle manque complètement d'impartialité. M. Dufay exalte trop haut le talent de M. Ponsard, et il travaille trop bas celui de M. Victor Hugo. En outre, certaines expressions, fort peu littéraires, qu'il emploie, et une partie de leur valeur à ses meilleurs arguments. La modération convient surtout aux champions de l'école du bon sens. Ce n'est pas qu'on combat avec la raison et en son nom qu'on doit avoir recours aux gros mots, si inutilement d'ailleurs, dans M. Dufay, plusieurs fois sur.

M. Alexandre Dufay s'étendait sur Agnes de Méranie à un moindre succès que Lucrèce, et il s'efforce de prouver quelle en méritait un plus grand. Tel est le but de sa brochure. « Agnes de Méranie, dit-il, c'est Lucrèce corrigée et considérablement augmentée; c'est Lucrèce, moins la plupart des défauts qui la déparquent aux yeux des bons juges, et avec des qualités nouvelles qui ajoutent sans cesse à celles que déjà elle nous avait fait voir. » Cette assertion, qui ne nous paraît pas vraie, M. Dufay cherche à la justifier en étudiant et en appréciant tour à tour l'action et le style de Lucrèce. Dans son opinion, il n'y a plus rien d'excessif, après Agnes de Méranie, à considérer M. Ponsard comme un petit-lit de nos grands tragiques. C'est en effet, dit-il, un grand homme, et, ce qui est plus, qu'il procède plus que de Voltaire, qui n'est que le cadet de la famille, c'est dans les deux premiers surtout qu'il a étudié cet art si difficile de concevoir, de développer jusqu'au bout une action essentiellement dramatique, que non seulement dénotent naturellement les passions et les intérêts des personnages qu'elle met aux prises, et qui tous concourent à l'événement dans la part que l'histoire et les mœurs de chacun d'eux lui assignent; c'est, de plus, à l'école de Racine et de Corneille qu'il a retrouvé, autant que faire se peut aujourd'hui, quelques-uns des secrets de ce style qui reste toujours naturel sans cesser d'être poétique, qui observe toutes les convenances, celles des situations et des caractères comme celles qui prescrivent, à qui sait les entendre, les délicatesses du goût et le génie de notre langue. »

Cette analyse d'Agnes de Méranie, habile, spirituelle, intéressante, mais un peu trop louangeuse, fournit de temps en temps à M. Alexandre Dufay l'occasion de comparer les deux tragédies de M. Ponsard aux drames de M. Victor Hugo, et de faire ressortir les merites d'Agnes et de Lucrèce par les contrastes frappants des défauts de Marion Delorme, de Lucrèce Borgia et de Marie Tudor. « Les ouvrages de l'art, dit-il, ne sont beaux qu'autant qu'ils sont bons, qu'autant qu'ils inspirent, comme l'a dit La Bruyère, de nobles et courageux sentiments. Si donc les pièces de M. Hugo ne sont pas belles, c'est que, bien loin d'être bonnes, elles sont mauvaises. Elles sont, en effet, un mélange de cette première des règles de l'art, qui le consacre à la glorification de la vertu et de la beauté, elles manquent, par là même, à toutes les autres, qui n'en sont que la conséquence. Jamais les écrivains et les artistes d'aucun pays ne l'ont entendu autrement, à commencer, si l'on veut, par Shakespeare, ce Shakespeare, dont on est si sûr, qu'il n'est pas de M. Ponsard à lui-même, au point qu'ils l'avaient compris. Mais si cela était, auraient-ils si mal servi son exemple? Jamais Shakespeare, ne leur en déplaise, n'aurait pris de rechercher et d'exposer sur la scène, pour la plus grande gloire du vice et de la laideur, ce qu'il y a de bon dans l'un et de beau dans l'autre. Aucun de ses personnages ne ressemble en rien à ceux de nos auteurs, et il est évident que M. Y. Hugo, au mépris de tout ce qu'il y a de plus essentiel dans les convenances du bon goût, et ce qui importe bien autrement, dans les lois de la morale, qu'il a si souvent, si effrontément violées, que, s'il ne l'eût fait dans les meilleures intentions du monde,

Avec une innocence à nul autre pareille,

sa plume mériterait, certes, d'être publiquement bêtée, pour avoir attenté à ce que les sentiments de l'amour, de la religion et de la famille ont de plus pur, de plus respectable et de plus sacré. »

M. Alexandre Dufay reconnaît, avec les adeptes de l'école romantique, que les drames de M. Victor Hugo ont répondu, par le succès même de tout ce qu'ils ont osé, à un légitime besoin de changement, et qu'il y avait, en effet, quelque chose à faire. Mais, selon lui, ce qu'il faut faire, c'est de ne pas se laisser aller à imiter M. Hugo, ni par ses imitateurs. Il a été convenu, et à quatre ans seulement, aux applaudissements de tous, par un bon ouvrier, qui, chaque jour, acquiert plus d'habileté et de savoir, comme il a essayé de le démontrer. Il serait heureux de voir les idées de sa brochure généralement goûtées ou du moins discutées, car il les croit salutaires et utiles. Mais il ne se flâte point de l'espoir d'un si rare avantage, et il ne se flatterait point de l'obtenir, s'il était tout le talent qui lui manque, dit-il, dans un pays où l'antique république des lettres a fait place au gouvernement oligarchique de quelques hauts et puissants seigneurs, ducs de Mantelgèze, marquis du Bon Gout et princes de la Ligue française, à qui appartient l'honneur et les honneurs, et qui ont tout en main toutes les grandes affaires.

« Puisse du moins, ajoute-t-il en terminant, s'ils veulent bien le permettre, puisse cet humble essai d'un vilain mériter le suffrage de ces généraux et d'autres partisans de l'ancienne république dont j'ai souvent, dans ces pages, invoqué les legons et les exemples. Puisse-t-il être pas me jurer indigne de professer auprès eux ces principes du bon et du beau, du vrai et de l'honnête, que proclament avec tant de génie et d'autorité, que n'ont jamais cessé de défendre envers et contre tous, ces nobles esprits, ces maîtres réversés, à qui notre France doit plus qu'à tout autre sa puissance, sa liberté et sa gloire. »

Fables, par M. PIERRE LACHAMBEAUTE. Cinquième édition, considérablement augmentée. 1 vol. in-18. — Paris, 1847. Pierre Vingard, 1 fr. 50 c.

Les succès des Fables de M. Pierre Lachambeaute ne se raient pas à mettre en doute. Elles ont été, le plus souvent de l'Académie, à peine la quatrième édition était-elle en vente, qu'elle était épuisée. La cinquième vient de paraître, et, considérablement augmentée. Un livre tout entier, le livre IX, est entièrement nouveau. M. Pierre Lachambeaute n'est moins digne de la grande et légitime réputation qu'il s'est acquise, écrivain facile

et élégant, moraliste sévère, penseur profond. Dans l'embaras où nous sommes de faire un choix parmi les dix-sept fables que contient ce livre, nous citerons ici une fable inédite, qu'il a bien voulu nous communiquer :

LA DOUBLE IVRESSE.

Un jour, Anacréon, déçu sous les fleurs
Et ses cheveux de neige et ses rides naissantes,
Du plus joyeux des Grecs, le plus vaillant,
Dans sa coupe un essaim de Grecques ravissantes
Répandait lentement un pétillant nectar,
Et l'honnêteté de l'heureux vieillillard
Éclatait l'antonisme vert,
Et, la lyre et la voix entremêlant leurs sons,
Il charma les échos de ses nobles chansons.
Plus loin, du jour à l'heure, et dans sa réserve,
Un esclave, au geste chancelant,
A l'œil terne, au regard incertain,
Tirayait l'amour et le plaisir des deux :
Seul, le Mepris suivait ses traces.

Le vie, qui, près à dix, peut rendre l'homme vil,
De sage enclint l'existence;
Et le lion le plus subtil
Est saluatore et doux, verser par la prudence.
Tandis que les plaisirs font en est menager,
Nous font l'esprit plus libre et le bon plus léger,
Les folles passions, comme une ardente lave,
En devant les sens étouffant la raison.
Ah! distingués toutes l'ivresse de l'esclavage
De l'ivresse d'Anacréon!

Cette nouvelle édition des Fables de Pierre Lachambeaute se recommande encore par une nouvelle préface de M. Pierre Vingard, aussi remarquablement pensée qu'élegamment écrite. Nous lui empruntons les passages suivants :

« Il est deux genres de littérature essentiellement aimés de ceux qui n'ont que peu d'instant à consacrer à leur instruction, la chanson et la fable. « Ce sont, en effet, deux sortes de caractères semblables, cheminant souvent de compagnie dans l'histoire des peuples. Gens, vives, satiriques, sobres, et d'un bon sens, elles ont, par la brièveté de leur langage, par la enquette de leurs ajustements, une grande puissance sur les masses, qu'elles éclairent et moralisent. »

« Peut-être la chanson n'est-elle pas toujours aussi grave que sa compagne, et abandonne-t-elle le côté sérieux de son rôle, pour se contenter de réjouir le cœur de ceux qui sont absorbés par les soucis du moment. Alors, on le dira, elle est loin d'avoir la chasteté de sa sœur; elle oublie sa primitive parole, et n'a de remarquable que son gros rire et son effronterie. Mais vienne une circonstance, un événement digne d'exercer son courroux, et la chanson s'arme promptement pour le combat; ne prenant pas même, comme la fable, le soin de s'envelopper d'un voile, elle ira droit au but, et se proclamera hardiment, le front haut, la poitrine découverte, au risque de succomber. »

« Aussi, il est facile d'attribuer à un profond sentiment de reconnaissance la sympathie que le peuple a constamment témoignée à ces deux formes poétiques, et, pour ne parler que de la fable, il nous semble qu'il en ait eu tort de s'expliquer que par sa frivolité apparente, qu'elle ne présente acquisite sur l'esprit des nations... Elle traite les questions les plus importantes, et les résout si clairement qu'elles sont comprises instinctivement par tout ce qui porte le nom de créature humaine... On a souvent répété que les hommes étaient ingrats envers ceux qui cherchaient à les affranchir de la servitude, sans songer que l'une des preuves contraires pourrait être l'effection qu'ils ont portée aux fabulistes de toutes les époques. »

Nous regrettons que les bornes de cet article ne nous permettent pas de citer d'autres passages de cette remarquable préface; mais il ne nous reste plus que la place nécessaire pour publier la réponse que vient de faire M. Edouard Granger à la fable de M. P. Lachambeaute écrite à l'artiste-poète, et insérée, il y a quinze jours, dans l'Illustration.

A PIERRE LACHAMBEAUTE.

Des vers à me louange!... Eh! qui, Lachambeaute,
Ta plume préconise un poète médié;
Et de tes chants, ô douce mélodie
S'éleve jusqu'à moi!... Que n'ai-je applaudi!...
Merveille pour cet élan, ô noble, sublime,
Qui t'honneur encor plus qu'il ne me fait d'honneur...
L'âme se peit le prélat, et le cœur,
Il est beau de penser par l'esprit et le cœur!...
Quand, pour serer ma main, descendant de la sphère,
Tu vias dans l'atelier trouver l'industriel,
Tu le vis oublier les choses de la terre,
Avec amour porter ses regards vers le ciel!
Tu parais étonné qu'un régime de l'enclume
Succédât des chants qui modulait ma voix;
C'est qu'alors je t'étais au feu qui te consume,
Au feu qui te valait la couronne deux fois!
Tu jureas mes déris, mais à travers un prisme
Bonne-hôte, généraux : je t'ouais mes accents,
Car tu étais et tout cour, fermés à l'égoïsme,
Voulant m'encourager par quelque peu d'incens,
Mère, frère, mère, et frère, et frère,
En faveur de ces vers, mes donnes fictions,
Heureux, si quelque jour, modeste satelite,
On me voit réfléchir de bien loin tes rayons.

Le Principal de l'Office de Paris; par M. T. BERTHE. — Deuxième édition. 4 fr. Rue Sainte-Anne, 33.

Ce livre ne s'adresse pas à nos lecteurs, mais à nos lectrices, et c'est surtout qui ont le bonheur d'habiter de beaux châteaux ou de jolies maisons de campagne, où elles reçoivent de nombreux amis. Ce qu'il contient, ce sont des recettes pour toutes les douceurs connues, je ne saurais le leur dire, car la simple énumération remplirait plus d'une page de ce journal. Tout ce que je puis leur apprendre, c'est qu'il est divisé en six parties, consacrées. La première, au sucre, aux pastilles, aux caramels, etc.; la seconde, aux petits-fans, bis-cuits, macarons, mouscades, glaces, gâteaux, etc.; la troisième, aux confitures, la quatrième, aux conferves; la cinquième, aux sirops, et la sixième, aux glaces, sorbets et liquens fraîches.

L'auteur, M. T. Berthe, est un écrivain compétent, car il a été souvent rédacteur et confiseur, maître d'hôtel de M. le receveur-général du département de Seine-et-Oise, à Versailles; ancien directeur de l'école de cuisine de l'abbé Pozzo di Borgo; maître d'hôtel de la maison de M. le comte de Stockholm, etc., etc. « De lui, dit-il, donne les recettes que de ce que je fais moi-même en maison; je n'en ai pas écrit une seule que je ne sois prêt à exécuter positivement de moi-même qu'elle est marquée sur ce livre, et de la recette de laquelle je ne vois sûr. »



**Modes.**

Le mois de mai est le mois des mariages, et depuis quinze jours les cérémonies nuptiales se succèdent dans toutes les églises de Paris ; mais c'est à Saint-Thomas-d'Aquin que, parmi les plus brillants costumes de mariée, nous avons choisi celui que reproduit notre gravure.

La coiffure, basse, encadre la figure de grosses boucles retombant à l'anglaise; le voile, fixé sur le derrière de la tête par la

couronne traditionnelle de fleurs d'oranger, est en tulle bordé de dentelle, garni d'une très-fine caennille qui lui donne un peu de soutien; il affecte la forme d'une coiffure à la Marie Stuart, s'abaissant sur le front et relevé sur les tempes par des touffes de fleurs de pêcher; la robe, à corsage en pointe, est en taffetas blanc, garnie à la jupe de deux hauts volants de dentelle surmontés de trois rangs de petits bouillons et relevés de cha-



que côté en plus drapés à l'antique; une herbe en dentelle maintenue sous trois rangs de petits bouillons et relevés, comme les volants, en plus drapés sur les épaules, s'ajuste au corsage, qui se termine, d'une manière modeste, par des manches longues et demi-justes et une gaine montante en dentelle.

Les mariages étant encore une des grandes occasions de toilettes pour les amies de la mariée, il est de notre devoir de décrire celle qui l'accompagne.

Elle se compose d'un chapeau de crêpe rosé garni sur la passe de petits rouleaux de satin blanc, orné d'une plume posée par derrière, entre la calotte et le bavet, et venant coiffer à droite; d'une robe en taffetas gris bruché de pois cerises, à manches doubles et à corsage uni, recouvert par une pèlerine Odette ajustée, boutonnée par devant et garnie d'une chirocère.

Avec le printemps, les imaginations ont travaillé, et des formes nouvelles ont tenté de s'introduire, soit dans la coupe des manches des robes, auxquelles quelques couturières ont cherché à donner plus d'ampleur vers l'entourure, soit dans l'évasement des chapeaux, dont plusieurs modestes ont essayé de creuser la passe sur le front. Ces innovations ne nous ont point paru assez heureuses pour leur souhai-ter un succès.

Cette année, presque tous les mantelets s'ouvrent en évasant par devant et affectant de laisser apercevoir le corsage; les pans sont plus courts et arrondis; nous en avons surtout remarqué un dont la gracieuse simplicité doit parfaitement convenir à une femme jeune et élégante; il était en taffetas blanc garni d'un bouillonné aussi en taffetas renfermé entre deux petites ruches déchiquetées laissant échapper en badinant une très-laide dentelle blanche.

D'autres mantelets, plus simples, se font en taffetas bleu, vert chou ou hortensia, et à pans plus longs que celui que nous avons précédemment décrit. Ils sont bordés d'un petit velours noir et garnis d'une dentelle noire française qui forme ruche, tuyautee sur le bord et autour du mantelet; sur les côtes et par

derrière, cette garniture se répète quatre fois parallèlement, excepté à l'échancrure du bras, où elle vient se confondre et se rejoindre.

L'ampleur et la longueur sont toujours les caractères distinctifs et dominants des jupes. Nous regrettons, au moins quant à la longueur, cette exagération de nature à inspirer des doutes injurieux sur la grâce proverbiale des petites jupes parisiennes.

Une grande diversité, nous dirions presque une anarchie, règne dans la forme des chapeaux : les uns s'abaissent du devant, les autres sont tout à fait ronds; quelques-uns, d'une forme plus ovale, se raccourcissent vers les joues. Les grandes maisons n'acceptent ni ne rejettent entièrement ces copies et ces tendances nouvelles; elles se tiennent dans un juste milieu toujours plus distingué que la singularité.

Pour les chapeaux du matin, la paille suisse ou d'Italie ne paraissent plus assez légère, quelques modes ont puisé à la remplacer par un tissu de crin, dont la transparence variée emprunte un charmant effet aux doublures de la passe. Nous avons principalement remarqué cette nouveauté fraîche et de bon goût dans les magasins de Lucy Hacquet, qui continue à donner aux garnitures à la *Pancho* un cachet d'originalité dont la distinction ne contribuera pas peu à prolonger la vogue de cette mode déjà très-répondue.

Les chapeaux de campagne en paille de fantaisie feront la fortune des fleuristes, qui de fochet de bouquets à la jardinière, de branches de verveine, de fruesia et de jasmin d'Espagne.

Parmi les coiffures plus habillées, nous devons signaler : Les chapeaux en crêpe lisse de toutes nuances, brodés en soie plate de nuances variées, ornés de garnitures aussi en crêpe lisse brodé, laissant échapper une aigrette légère ou un marabout aérien ;

Et surtout les chapeaux de paille de riz, pour lesquels Merton a composé des garnitures *Poncho* de branches de cerisier, d'amandier et de pêcher, alternativement couvertes de fleurs et de fruits.

**Principales publications de la semaine.**

SCIENCES ET ARTS.

*Nouvelles Etudes et expériences sur les Glaciers naturels, leur structure, leur progression et leur action physique sur le sol*; par L. ACASSIS. Première partie. Un vol. in-8 de 592 pages, avec 2 tableaux et un atlas de 5 cartes et 9 planches. — Paris, Victor Masson.

*Traité de Imerologie*; par A. DEPERON. Tome III. In-8 de 828 pages. — Idem. Tome IV. Deuxième partie: *Atlas*. In-8 de 56 pages, avec 428 planches. — Paris, Carillan-Gueury et Victor Dalmont. — Ouvrage terminé.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

*Erard du Châtellet*. Esquisses du temps de Louis XIV. — 1661-1664; par le marquis de PASTOR. Nouvelle édition. In-18 format Lazzini de 532 pages. — Paris, Paulin.

*Histoire des pays méridionaux de la France et de l'Espagne*; par FRANÇOISE MICHEL. 2 vol. in-8 de 756 pages. — Paris, Franck.

*Instruction pour le peuple*. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables. 27<sup>e</sup> livraison. *Histoire du moyen âge*. Traité 55. Signé : A. CHERUEL, professeur d'histoire au

collège royal de Rouen. In-8 de 46 pages. — Paris, Dubochet, Le Chevalier et comp.

*Les Germains avant le christianisme*. Recherches sur les institutions, les traditions, les origines des peuples germaniques, et sur leur établissement dans l'empire romain; par A. F. OZANAM. Un vol. in-8 de 448 pages. — Paris, Lecoffre.

*Vie, travaux et doctrines scientifiques d'Etienne Geoffroy de Saint-Hilaire*; par son fils, M. ISIDORE GEOFFROY DE SAINT-HILAIRE, membre de l'Institut. Un vol. in-8 de 484 pages, avec portrait. — Idem. Edition in-12. Un vol. de 288 pages, avec portrait. — Strasbourg, inamde veuve Levrault; Paris, Bertrand.

*Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, fait par ordre du gouvernement français pendant les années 1845 et 1844, et publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique; par PHILIPPE LE BAS, membre de l'Institut, avec la collaboration d'EUGENE LAMNON. Première livraison in-4<sup>e</sup> de 52 pages, avec 2 pl. — Paris, Firmin Didot.

L'ouvrage aura 11 volumes, dont 10 in-4<sup>e</sup> et un in-folio (partie de l'architecture). Il paraîtra en 152 livraisons.

*Voyage dans l'Inde et dans le Golfe persique par l'Egypte et la mer Rouge*; par V. FOSTASSIER, ancien élève de l'École normale, vice-consul de France à Bassora. Seconde partie. Tome II. In-8 de 452 pages. — Paris, Paulin.

Ouvrage terminé.

*Voyage en Abyssinie*, exécuté pendant les années 1839, 1840, 1841, 1842, 1845, par une commission scientifique composée de MM. Théophile Lefebvre, lieutenant de vaisseau, etc., A. Peill et Quentin Dillon, docteur en médecine, Vignoud, dessinateur. Troisième partie. *Histoire naturelle, botanique*; par M. A. RICHAUD, membre de l'Institut. Tome IV. *Tentamen flora Abyssinæ*. Volumen primum. Un vol. in-8 de 268 pages. — Paris, Artus Bertrand.

Première partie de ce tome. La Flore abyssinienne aura 2 volumes et un atlas de 100 planches.

Sous ce titre, les *Paysagistes actuels*, deuxième collection, l'éditeur des *Eaux fortes* de Calame, (rue Sainte-Anne, 55), vient de mettre en vente une collection de 56 gravures, signées Calame, Jules Dupré, Marillat, Diaz, Daubigny, Rousseau, Darvin, Leleux, Ed. Hédonin, C. Flers, Tournaime, Dupuis, Corot, Victor Hugo, Aligned, Decamps, C. Roqueplan, Watier, Eug. Isabey, L. Marvy, Jacques, L. Fleury, Laviron, Wery, Leroy, Leroux. Tous nos grands paysagistes actuels, ont, comme on le voit, fourni un ou deux dessins à cet album qui forme un pendant varié à celui de Calame, publié par le même éditeur. Les planches les plus remarquables, au point de vue de la gravure, sont signées Marvy. M. Louis Leroy, qui expose chaque année au Salon de si jolis tableaux et de si belles eaux-fortes, rivalise dans cette collection de paysages avec M. Marvy, par sa *Route de la forêt de Marly*. Cette curieuse collection se compose de 5 cahiers qui se vendent, ensemble ou séparément, 20 fr. le cahier.

**Rébus.**



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Il n'est si vilain pot qui ne trouve sa couvercle.

ON s'ABONNE chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'étranger.

- MACON, CRAPPESTIER; — MADRID (Espagne), JATMEYRON, MONIER; — MANS (E), BONDI, PICRON, TOUCHARD; — MANTES, NOEL; — MARMANDE, LAFOUCAUD; — MARSEILLE, VEUVE CAMBON, CHAIX, DUTELAN, DUTERTRE, MICHELLET-FENOUX, SCHIEFF; — MATHENAY, BOUQUET-LEROUX, POTTIER; — MEAUX, DUBOIS; — MELUN, THOMAS; — METZ, BRERON, FALEZ et ROUSSEAU, WARION; — MEXICO (Amérique), DEVALAN; — MILAN (Italie), DUMOLARD, TENDLER et SCHIEFFER; — MONTDIBIER, LEBOUX; — MONS (Belgique), LASNERS; — MONTMIRAIL, BODARD; — MONTPELLIER, CASTEL, PATAIS, AUBENOIS; — MORLAIX, RUEGER; — MONTLOU (Russie), URBIN et BENAUD; — MOULINS, DESROSIERS; — MOUTIERS (Savoie), BRAC père; — MULHOUSE, JOURDAN-MORAT, RISLER; — MUNICH (Bavière), J. J. COTTA.

(La suite à un prochain numéro.)

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE Elis et Compagnie, rue Danietto, 2.